

VII

**LA FRANCE
A CHOISI
SON NOUVEAU
PRÉSIDENT**

PARAIT LE MERCREDI
4^e ANNÉE -- N° 166

STUDIO KEYSTONE-TALBOT
Directeur : Lucien VOGEL

MANIOC.org
20 MAI 1931
PRIX : 2 FRANCS



M. Doumer, Mme Doumer et leurs deux filles, en 1900, devant leur maison à Aisny-le-Château (Aisne).
PHOTO HARLINGUE



Monsieur Doumer et ses cinq fils dont quatre (André, René, Marcel et Armand) ont été tués pendant la guerre. — Seul, celui qui est ici en uniforme a survécu. PH. HARLINGUE

PAUL DOUMER

Par PAUL DOLLFUS

Léon Bourgeois, prépare un projet d'impôt sur le revenu qu'il croit pouvoir faire voter. La chute du ministère lui montre son erreur.

Ce désir de changement fiscal n'est encore qu'à l'état de rêve. Le Français qui tient surtout au secret de ses ressources veut bien en parler, mais non le voir réaliser. M. Paul Doumer comprend cet état d'âme. Ce que le Français veut vraiment alors, c'est s'assurer la prospérité par la protection de l'agriculture et la mise en valeur de ces colonies qui ont coûté si cher à conquérir.

Et c'est pourquoi, quand M. Méline, est au pouvoir, M. Paul Doumer, renonçant à ses projets fiscaux prématurés, accepte d'aller travailler à la valorisation de la plus belle de nos colonies.

Il y réussit. En six ans, il met en train ce magnifique effort dont on peu voir les résultats à l'Exposition de Vincennes.

Mais quand il revient, il trouve la France divisée par la question religieuse, et angoissée parce que, tout à la lutte intérieure, le ministère au pouvoir ne paraît pas avoir assez souci des menaces étrangères.

Et c'est alors qu'on voit M. Paul Doumer enlever la présidence de la Chambre au radical Henri

M. Doumer à son retour d'Indochine en 1902.
PH. HENRI MANUEL.



La journée du 13 mai 1931 doit être marquée d'une pierre blanche dans les annales de la démocratie, car elle a mis en présence deux hommes qui, partis tous deux des couches les plus profondes du peuple, ont dû peiner rudement pour « faire leur vie », arriver à un standard d'existence tel que leurs parents n'auraient jamais osé le rêver.

Qu'un Doumer et un Briand aient été les seuls candidats sérieux à la plus haute magistrature de l'Etat, cela prouve que, chaque citoyen, si pauvre

soit-il à sa naissance, peut chez nous aspirer à tout.

On peut remarquer ensuite que des deux hommes, c'était peut-être le vainqueur qui avait eu les débuts les plus difficiles.

M. Briand en effet, soit par les sacrifices de ses parents, soit par le jeu des bourses, avait pu faire ses études au lycée, suivre les cours de droit en travaillant il est vrai chez l'avoué, devenir avocat ce qui, même avec de rares clients, était un métier bourgeois.

Tandis que M. Paul Doumer, né six ans plus tôt, ayant grandi sous l'Empire, avait dû encore enfant, exercer un métier manuel pour aider les siens à vivre, et avait fait son instruction tout seul ou à la rude école des cours du soir.

A ses débuts, il est radical, au moment où le radicalisme signifiait : guerre à la réaction, guerre à la domination de l'Eglise, large instruction donnée à tous, égalité devant l'impôt et surtout devant l'impôt du sang, fin des compromissions et de scandales.

De répétiteur que ses études l'avaient fait devenir, il passe journaliste, et de journaliste, il devient chef de cabinet de Charles Floquet, alors un des chefs du parti radical, qui l'avait nommé président de la Chambre.

Mais après une période d'emballement pour le beau général au cheval noir, — Boulanger — qui voulait le bien-être du soldat et avait su montrer du sang-froid en face des gestes agressifs de l'Allemagne, le radicalisme s'aperçoit qu'autour de ce militaire s'ébauche une conspiration anti-républicaine. L'Aisne est menacée ; M. Paul Doumer est désigné pour y porter le drapeau et il est élu pour la première fois député par plus de 40.000 suffrages.

Après quelques années empoisonnées par les scandales du Panama, le parti radical reprend le pouvoir, appelé par notre appétit des réformes. Beaucoup de Français s'imaginent vaguement qu'un changement profond de notre système d'impôts nous apportera de grands bienfaits. M. Paul Doumer ministre des Finances du cabinet



1917. — M. Doumer sur le front.

LU, par sa présentation, sera très différent de VU

MANIOC.org
ORKidé



1906. Jour d'élections présidentielles à Versailles. — Les deux adversaires face à face. On se souvient en effet que M. Fallières l'emporta sur notre Président d'aujourd'hui.
PHOTO HARLINGUE

M. Doumer est un assidu lecteur de VU.
PHOTO HARLINGUE



Brissot, qu'on y croyait inamovible, et accepter d'être candidat à la présidence de la république contre celui que présentait le parti qu'on appelait alors le Bloc.

Sa candidature signifiait : paix au dedans, vigilance au dehors.

Et certes, M. Fallières professait exactement les mêmes sentiments. Mais ceux qui le soutenaient avaient réussi à inquiéter ce Français moyen dont M. Paul Doumer avait toujours si bien su deviner et partager les idées. Par malheur, les réactionnaires essayèrent de s'emparer de lui et firent si bien qu'il put apparaître comme leur champion. Ses adversaires surent fort habilement exploiter cette maladresse. M. Paul Doumer fut battu le 17 janvier 1906, dans ce Palais de Versailles où il devait être élu vingt-cinq ans plus tard.

Vinrent ensuite neuf années de recueillement au cours desquelles il fut toujours avec le pays, soit à la Chambre, soit au Sénat, le soutien des gouvernements qui ouvraient les yeux sur les dangers extérieurs et avaient le courage de demander au pays les sacrifices nécessaires pour assurer la défense nationale.

Puis, c'est la guerre, et M. Paul Doumer comme tout les citoyens hors d'âge, y consacre toute son énergie morale, jouant auprès du général Gallieni, gouverneur de Paris, le rôle d'un véritable chef de cabinet.

Cependant, quatre de ses fils tombent sur le champ de bataille. Il supporte cette lourde épreuve avec un stoïcisme antique, et l'on peut bien dire qu'à ce moment il symbolise tous ces Français, toutes ces Françaises qui, frappés comme lui dans la chair de leur chair, offraient pieusement ce sacrifice au pays.

Enfin, il s'agit d'organiser la paix. Par deux fois. M. Aristide Briand l'appelle au ministère des Finances et, au risque de l'impopularité, il s'efforce de faire face aux dépenses publiques par tous les moyens.

Il répond ainsi aux vœux secrets des Français qui savent bien que la meilleure façon de garder leur réputation est de payer!

Osera-t-on dire que son élection à la présidence de la République paraît correspondre aussi à l'instinct profond de la masse.

Tous les Français sont pacifiques, tous ont horreur de la guerre. Mais à cause de certaines surprises fâcheuses savamment exploitées par certaines campagnes, un grand nombre commencent à craindre qu'hypnotisé par son rêve d'union européenne, M. Briand ne commette des imprudences généreuses. Sans doute, celui-ci s'en défendait et, en souvenir de ses actes comme chef du pouvoir pendant la guerre puis au début de la paix, on devait lui faire confiance. Mais le public nerveux ne se laissait pas rassurer par ces raisonnements. Il voulait donner un avertissement à l'homme de Locarno que des pacifistes professionnels compromettaient. Cet avertissement, l'élection de M. Paul Doumer le contenait. Que M. Briand restât tout de même notre mandataire à Genève n'inquiétait plus puisqu'à coup sûr, avec ses admirables antennes, il aurait compris.

Voilà ce qu'obscurément et sans doute injustement signifiait le scrutin de mercredi. En bénéficiant, M. Paul Doumer a une fois de plus joué son rôle d'interprète de la pensée populaire.

Cette biographie interprétative compose tout le portrait de l'homme. Nul ne prête moins à l'anecdote. Sa manière tient en trois mots : Volonté, tenacité, amabilité. Il a à son actif un record imbattable. Trois fois, l'une en qualité de rapporteur général, les deux autres, en qualité de ministre des Finances, il a fait voter le budget en temps utile, sans douzièmes provisoires, sans accroissement excessif de dépenses. Et quand on sait ce que ce résultat représente d'efforts et d'heureuses circonstances, on demeure confondu devant une telle réussite.

Qui a vu M. Doumer à l'œuvre sait qu'il employait surtout la persuasion. Il n'hésitait jamais à quitter son banc pour aller parler de près au député qui voulait développer longuement un amendement, obliger la Chambre à voter une augmentation de crédit. On le voyait prendre l'agresseur par l'épaule, lui parler à l'oreille, sourire, lui serrer les mains. On aurait pu croire qu'il lui faisait mille promesses personnelles pour obtenir son désistement. Point, il lui disait : « Mon cher ami, avec votre système, vous n'aurez rien du tout. Je vais vous accorder sans débat un crédit de 1.000 francs à titre indicatif et, l'année prochaine, vous aurez tout ce que vous voudrez. »

Mais il y a eu une journée où M. Paul Doumer a montré sa force de résistance à l'hostilité. Ce fut en janvier 1905, lorsque, par un scrutin inattendu, il fut nommé président de la Chambre. Déchainement de fureur dans le bloc radical et socialiste. Cet intrus avait commis un double crime, contre le parti et contre celui qui l'incarnait. Il fallait le lui faire payer.

Quand M. Paul Doumer parut au fauteuil pour prononcer son discours de remerciements, une tempête faite d'outrages, de hurlements, de coups de pupitre, éclata, qui dura aussi longtemps que ses fautes eurent du souffle.

M. Paul Doumer les écoutait sans perdre un instant son sourire.

Il avait, en ce temps-là, comme il a encore, le teint très blanc, les pommettes légèrement roses, la barbe bien taillée, et on ne sait quelle frigidité qui laisse son épiderme lisse et sans une ride au milieu des pires émotions. Il semblait, non de marbre, mais de porcelaine, la véritable porcelaine incassable.

Quand les injures et les cris cessaient un instant, il prononçait une phrase. Aussitôt, ses ennemis ayant repris haleine repartaient de plus belle. Il attendait, ses feuillets d'une main, l'autre sur sa sonnette qu'il ne perdait pas son temps à secouer. L'apaisement se faisait, il disait une phrase nouvelle, s'arrêtait pour laisser tempêter à nouveau, repartait, s'arrêtait encore. Sa voix n'avait pas une vibration de plus que de coutume.

Et ainsi, arrivé au milieu de son discours, il demeura maître du terrain. Il put en dire la fin sans être interrompu.

Selon l'expression moderne, il les « avait eus ». C'est le mot de sa carrière.

Ceux qui l'avaient vu vaincu en 1906 et qui l'ont applaudi mercredi dans la galerie des bustes de Versailles, tandis qu'il passait, précédé d'huissiers, entre deux haies de soldats, ceux-là pouvaient dire à nouveau : « Il les a eus ».

P. D.



M. Doumer n'a pu se soustraire à l'assaut des cameramen
PHOTO KEYSTONE

lettre ouverte
à un parlementaire
mécontent.

Monsieur le Député,

AU cours de l'élection du nouveau président de la République, vous avez bien voulu me montrer la réelle sympathie que vous aviez pour notre journal en me faisant part, lors de notre rencontre dans cette galerie des bustes-porte-chapeaux de Versailles, potinière effarante, de votre étonnement d'avoir trouvé dans "VU" une série d'articles à tendances, pensez-vous, antiparlementaires.

Et cependant est-il possible de mettre en doute le "démocratie" de notre excellent collaborateur Pierre Dominique ? Vous m'avez dit votre peine de voir que nous aussi nous semblions confondre quelques-uns avec tous. La question n'est pas là. N'est-ce pas simplement que nous vous voyons du dehors, quand vous êtes du bâtiment, et que vous avez tous l'optique faussée ! Comment distinguer entre vous, quand vous faites des "combinaisons". C'est à votre jeu, et non à votre honorabilité que nous en avons.

Qu'ai-je en effet vu et entendu pendant ces heures passées entre cour et galerie dans l'atmosphère étouffante de la grande cuisine politique ? Jugez vous-même par ce qui suit du trouble que peut produire sur un spectateur passionné comme moi de politique, mais pas de politiciannerie et non adapté au "milieu", un tel alliage d'intrigues et d'incohérence.

La veille, la plus belle des politiciennes radicales-socialistes m'assurait, flambante d'enthousiasme, que Briand aurait 460 voix, et la chose semblait raisonnable, puisque d'après mon ami Jean Piot il eût dû en avoir 500, — si tous ceux qui ont toujours approuvé sa politique avaient voté suivant leur conscience ou, si vous le préférez, suivant leur programme officiel.

Or, dès mon arrivée dans le palais occupé provisoirement par les députés du peuple souverain, j'entendais qu'un de vos chefs et non des moindres, mon ami (1) Herriot avait officiellement déclaré voter pour M. Doumer estimant, paraît-il, que l'affaire de l'Anschluss avait compromis M. Briand. Mais alors il fallait s'opposer à la démarche des gauches pour forcer l'acceptation de leur candidat. Que veut dire cette tentative de plébiscite d'une politique au risque de la compromettre si les troupes ne sont pas sûres des chefs et vice versa. Je sais bien que cette nouvelle, comme tant d'autres potins de la potinière, était faussée, mais n'était-ce déjà pas trop qu'elle fût colportée tranquillement par un radical-socialiste qui n'en montrait pas outre mesure d'émotion, la trouvant donc en tout cas possible.

Faux aussi, je l'espère, ce bruit volant de bouche

en bouche, colporté par les officieux, que M. Tardieu aurait, à un déjeuner trop amical, réuni à Paris MM. Maginot, Laval et Briand, dérobant celui-ci aux rumeurs du dehors tandis que des émissaires travaillaient à Versailles contre sa candidature. C'est trop qu'on puisse le croire.

J'ai vu les "droites" refuser, après leur premier succès, d'accorder une suspension de séance pour permettre au candidat malheureux (et quel candidat : l'homme qui a conduit la politique de la France avec l'approbation de majorités massives durant six ans), de se recueillir pour décider du maintien de sa candidature ou de son désistement, pour permettre à la minorité de se concerter sur la tactique à adopter au second tour, ce qui est le propre de la règle parlementaire. J'ai vu cette même majorité de droite, triomphante déjà, s'incliner cependant devant une demande de scrutin à la tribune. Pourquoi ? Parce que cela eût retardé de quelques heures le résultat... en le rendant plus clair cependant. Le choix d'un président de la République ne vaut pas quelques heures de retard. (C'est à ce moment que mon ami (2) Cachin et ses neuf camarades, entonnerent l'air « Les Soviets »).

J'ai entendu d'ailleurs un sénateur déclarer : « Un troisième tour, vous n'y pensez pas, quelques-uns de nos collègues sont bien vieux pour pouvoir se coucher si tard ».

J'ai vu mon ami (3) Franklin-Bouillon bouillonnant de joie, entouré de considération pour ses paroles guerrières par les mêmes qui ne supportent pas de rester en séance à écouter un de ses discours offensifs, et qui, s'ils l'applaudissent quelquefois, l'abandonnent au scrutin.

J'ai entendu Emile Buré déclarer avec une ironie joyeuse, qu'« évidemment l'Allemagne allait être mécontente et l'Amérique chagrine ». J'ai vu ensuite un de nos confrères de Berlin, correspondant d'un des journaux les plus nationalistes d'outre-Rhin, se précipiter au télégraphe... exultant.

J'ai vu mon ami (4) Jean Hennessy, apôtre de la Société des Nations, donner sa voix à Monsieur Doumer, au second tour, alors que l'élection de celui-ci prenait la signification déplorable d'un désaveu national de la politique de Briand lié à la Société des Nations. — Marchandage disait-on : l'ambassade de Berlin. — C'est trop qu'on puisse le dire. Et là-bas, le journal de notre confrère berlinois va pouvoir parler de la défaite des pacifistes français et de la possibilité d'une politique réellement allemande, c'est-à-dire vigoureuse, maintenant que l'Allemagne ne risque plus d'être endormie par la violoncelle de Briand. Cela grâce à la signification

que les gauches ont donné, par leur tactique indisciplinée, à l'élection de M. Doumer.

Emile Buré déclarait justement en parlant à mon ami (5) Pierre Cot, de M. Briand : « Vous l'avez assassiné », mais, il ajoutait, pour le cas où notre ministre des Affaires étrangères accepterait de continuer son œuvre, « maintenant, ne le déshonorez pas ». Cependant la semaine dernière, 419 députés et il y a un mois l'unanimité des sénateurs (moins 12) ont voté pour sa politique, soit au total 719 sur 922. Alors, on ne comprend plus, ou l'on comprend trop.

J'ai entendu le représentant d'un grand pays d'Amérique dire : « Comment voulez-vous que nous comprenions, vous avez rejeté Clemenceau, parce que guerrier, vous rejetez Briand, parce que pacifique » ?

Enfin, Monsieur le Député, ne m'avez-vous pas rapporté que les radicaux-socialistes et les socialistes avaient envisagé l'abstention en masse au second tour, pour, disiez-vous, bien donner sa signification à l'élection de M. Doumer (jolie signification et combien dangereuse). Mais ajoutiez-vous, il avait été nécessaire d'y renoncer dans la crainte d'un trop grand nombre de défections ; la masse n'eût été qu'une poussière.

Et puis voici Stéphane Lauzanne qui nous apprend que, « certains ont déposé des bulletins imprimés au nom de Briand qu'ils ont sans doute montrés avec ostentation à leurs voisins, mais qu'au dernier moment ils ont biffés pour y substituer le nom de Doumer ».

Et vous n'avez même pas à accuser le scrutin secret, puisque, s'il a permis à la lâcheté parlementaire de lâcher Briand, c'est grâce à cette même lâcheté parlementaire qu'il y a 11 ans les vôtres ont pu se débarrasser de Clemenceau.

Alors, Monsieur le Député, ne vous étonnez plus de nous voir des critiques ironiques, puisque peu passionnés de vos affaires, et comprenez que la première faute est en vous, celle de permettre pour des tas de petites raisons, ou de petits intérêts, que l'on ne puisse pas distinguer nettement, dans quelque parti que ce soit, les bons des mauvais, puisque les bons n'empêchent pas les mauvais de mal agir, en acceptant de se solidariser avec eux.

Veillez agréer, Monsieur le Député, l'assurance de ma haute considération.

LUCIEN VOGEL.

Tableau des Majorités des 13 Présidents de la République



La dimension des silhouettes présidentielles est proportionnelle au nombre de voix obtenues. Le haut du cadre représente la droite ; le bas, la gauche.



Versailles, 13 mai 1931. PHOTO KITROSSER

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES

Les députés, les sénateurs, les journalistes qui se pressent à Versailles, le jour de l'élection du président de la République, sont peu nombreux à côté des « n'ayant-pas-droit ».

Ceux-ci paraissent les plus affairés. Ils discutent à haute voix et paraissent courbés sous le poids des responsabilités politiques. Ils se groupent dès 11 heures aux Réservoirs ou au Trianon.

Les « n'ayant-pas-droit » mâles sont de vagues avocats, des acteurs, des boursicotiers, des gaudins. Pour le Congrès, ils adoptent une tenue... Comme au pesage, on remarque les chemises de M. X... et les boutons de manchettes de M. Z...

Un tailleur qui périrait au Grand Trianon, expliquait sa conception de l'Assemblée nationale :

— Elle correspond, disait-il, à une tenue claire, preuve de bon garçonisme et de l'optimisme de la République ; mais le col dur et les souliers vernis sont de rigueur pour glisser dans l'allure du citoyen un rien de solennité.

Les « n'ayant-pas-droit » femelles sont les plus nombreuses.

Leur élégance est extrême, leur maquillage intensif... le rouge des lèvres et des joues est pour beaucoup d'entre elles une affirmation de principes.

Certaines portent sur leur opulente poitrine une Légion d'honneur qui ressemble à un sein qui, dans son émotion, aurait percé le corsage.

Elles sont toutes là, les muses de la République, les belles madames aux amours ministérielles.

Voici celle aux cheveux de feu qui orne sa couche d'un homme d'État illustre, après s'être consacrée à la sympathie de journalistes non moins célèbres.

La brune dame de la grande industrie poétique est là elle aussi. Elle a connu le Sénat, elle a connu la Chambre, elle confesse aujourd'hui un haut

par

AURÉLIEN PHILIPP

A midi. — Le déjeuner



Les soldats cassent la croûte sur la place d'Armes.
PHOTO KEYSTONE

Le déjeuner au Trianon, de gauche à droite : MM. Paganon, Chautemps, Malvy, Queuille. PHOTO MEURISSE

M. et M^{me} Caillaux déjeunent aux Réservoirs. →
PHOTO MEURISSE



Il est tellement décoré que les touristes disaient : « C'est sûrement un candidat. »
KITROSSER

fonctionnaire éminent autant que jeune et qui, en uniforme, a l'air d'un mousquetaire.

Au centre d'une table vers laquelle convergent les regards, trône la Diplomate. Elle se consacre uniquement aux Affaires extérieures. On dit qu'elle possède dans le quartier de l'Etoile une garçonnière où la Carrière tout entière est venue lui rendre hommage et échanger avec elle des secrets internationaux.

Puis ce sont d'exquises actrices à qui l'on prête de hautes relations politiques et qui en cherchent...

Voici des journalistes-femmes qui tentent d'obtenir des informations contre une œillade, des femmes de lettres qui honorent la littérature plutôt que la grammaire.

Il y a même des demi-mondaines qui ont loué des chambres dans les grands hôtels et qui y reçoivent, entre deux votes, des parlementaires qui ne tiennent pas à perdre leur temps.

Des socialistes, dédaignant les grands hôtels, font la dinette sur l'herbe du parc de Versailles. Ils apportent des sandwichs mis à leur disposition par le buffet du Congrès.

Les gardes du parc ne peuvent sévir et sont attristés... Ils sont attristés et magnifiques. Leur poitrine est constellée de décorations multicolores. L'un d'entre eux en portait tellement que des touristes étrangers dirent en le voyant :

— Il est sûrement candidat.

Dans les couloirs historiques du Palais, le sans-gêne régnait en maître. Les statues des



14 heures : l'arrivée à Versailles.



MM. Briand et Laval qui ont simplement déjeuné à Paris arrivent à Versailles. PHOTO MEURISSE



M. Paul Boncour à sa descente de voiture devant le Palais. PHOTO K'TROSSER



M. Chiappe s'inquiète, car l'heure passe on n'a toujours pas de président. PHOTO ARAL



M. de Moro Giafferi : « — Depuis l'exécution de Landru, on n'avait jamais vu autant de monde à Versailles. » PHOTO ARAL



Tout va bien ? demande M. Xavier Guichard à un officier de paix. PHOTO ARAL

maréchaux et des parlementaires illustres servaient de vestiaires aux électeurs et aux visiteurs.

Au centre des couloirs réservés aux députés, sénateurs et attachés parlementaires, se trouve un Napoléon mourant à Saint-Hélène. Il était coiffé d'un chapeau mou verdâtre avec une petite plume. Duroc portait un bérêt basque. Un parapluie était accroché à l'index droit de Masséna tendu vers l'ennemi. Quant à Laplace, tout pensif, il portait sur son front glorieux le couvre-chef breton de M. Le Pévédic.

Dans un petit vestibule, devant la salle où l'on dépouille le scrutin, se trouvent côte à côte les bustes des présidents de la République. Tous sont en habit, sauf M. Millerand dont le torse est nu comme celui d'un empereur romain ou d'un boxeur.

Sans y faire attention, le sénateur de l'Orne bavardait, appuyé sur le socle de sa statue. Un très vieux collègue regardait l'original et la copie et, tapotant le ventre du président, murmurait des petits « Eh ! Eh ! » aux intonations presque égrillardes.

La salle des séances se remplissait peu à peu. Les élégantes qui occupaient les galeries laissaient pendre leurs bras gantés de blanc, de noir, de rouge, de bleu, de vert, de mordoré.

— Les drapeaux pris à l'ennemi, dit, en les désignant, M. Grumbach.

M. Briand arriva très simplement. Comme des collaborateurs le saluaient aux abords de l'hémicycle, il leur dit textuellement.

— Je suis prêt à reprendre la houlette du pasteur et à aller prêcher dans toute la France.

Les députés et les sénateurs ne siègent en commun qu'une fois tous les sept ans en principe. C'est comme si on mélangeait une classe de garçons avec une classe de filles. L'indiscipline règne dans toute sa beauté. C'est à qui « épatera » le voisin. Ils sont persuadés que les paroles prononcées à l'Assemblée Nationale demeurent historiques. Aussi, ils hurlent tous à la fois et personne ne saurait se faire entendre.

M. Paul Doumer moins que tout autre. Il opposa son stoïcisme au chahut traditionnel des communistes. Il réhabilita le film muet en mimant avec conscience son rôle de président de l'Assemblée Nationale.



Une militante compatriote de Briand. PHOTO KITROSSER



A quatorze heures, M. Paul Doumer, président Nationale chargée d'élire le président

Dès qu'il eut respectueusement interprété le scénario constitutionnel, il descendit et alla s'enfermer dans le bureau présidentiel qui prit aussitôt l'aspect d'un conseil de révision.

En effet, M. Doumer se déshabillait pour se mettre en redingote tandis qu'à côté de lui M. Rabier, premier vice-président du Sénat, se déshabillait aussi, mais pour revêtir le frac qu'il avait apporté dans une petite valise.

M. Briand se promenait dans les couloirs assez seul, assez abandonné. Ses collaborateurs, MM. Tissier, président du conseil d'Etat, Léger, directeur des Affaires politiques et du cabinet au Quai d'Orsay, Suard et Hédin suivaient de loin.

Pour ceux qui l'ont approché à ce moment, il n'est pas douteux, quoiqu'on en ait dit, que M. Briand se faisait peu d'illusions sur son succès.

Autour de lui, les parlementaires qui l'avaient



Qui se douterait que ce promeneur solitaire et pressé est un ancien élu du Congrès : M. Alexandre Millerand ? La politique a ses hauts et ses bas. PHOTO ARAL

VU publie les plus belles photographies



du Sénat, déclare ouverte l'Assemblée de la République. PHOTO KEYSTONE

poussé à accepter la candidature chantaient victoire. Ils chantaient même si fort qu'ils donnaient l'impression de se griser volontairement de paroles.

Les adversaires et, parmi eux, M. Mandel qui avait fait la veille une prédiction absolument exacte dans *L'Intransigeant*, souriaient en haussant les épaules.

Une tragédie se jouait. Amis et ennemis pourtant devaient comprendre la valeur de la journée... Ils n'en avaient pas l'air.

Certaines salles avaient été transformées en Cafés du Commerce. Ces cafés sont décidément des nécessités vitales pour les parlementaires. Ils jouaient à la manille, au bézigue, voire même au poker d'as.

M. Barbot, qui avait fait grand honneur au buffet, hurlait de joie.

M. Briand, pendant ce temps, se promenait avec M. Varenne, puis avec M. Grumbach.

Lorsqu'on apprit les résultats du premier tour, le ministre des Affaires étrangères ne sourcilla pas. Il devint un peu pâle.

Ceux qui chantaient ses louanges une heure plus tôt cessèrent. Les mauvais prophètes avaient hâte de rectifier leurs prédictions.

M. Mandel rayonnait :

— C'est la revanche de Clemenceau, dit-il.

Après la proclamation des résultats du premier tour, dès qu'il eut pris la décision de se retirer de la lutte, M. Briand alla retrouver son auto dans la cour d'honneur : M. Peycelon l'attendait. Le ministre des Affaires étrangères paraissait un peu las, mais souriait.

Aucune acclamation ne l'accueillit, mais toutes les têtes se découvrirent et cet hommage muet fut infiniment touchant.

A partir de ce moment, les fausses nouvelles jaillirent en feux d'artifice.

D'abord, on annonça la candidature de M. Pierre Laval.

— C'est un coup monté, disaient les députés de gauche. Laval avait arrangé cela. Il passera au second tour et Tardieu deviendra président du Conseil.

M. Tardieu n'avait pas caché ses sympathies pour la candidature de M. Doumer...

Quant au troisième candidat qui comptait sur quatre-vingts voix noyées dans le lac d'Hennessy, il supportait le coup avec bonhomie.

Les quinze voix qu'il apportait à M. Doumer avaient quelque poids. Le président du Sénat était à sept voix de la majorité absolue.

Ces quinze voix valaient bien une ambassade ou un portefeuille. M. Hennessy sera récompensé et oubliera facilement sa déception. Somme toute, son calcul avait réussi, à moins qu'il n'ait poussé la naïveté jusqu'à croire à ses chances.

On annonça d'autres candidatures : celles dont VU a déjà parlé : MM. Maginot, Léon Bérard, Georges Leygues, Chéron, Barthou.

Tous les potins trouvaient crédit parmi les journalistes. Ils ne franchissaient pas la porte bien gardée des couloirs intérieurs.



MM. Bergery, Aug. Brunet, Hennessy et Fréd. Brunet.



Les journalistes et les « n'ayant pas droit » attendent, avec anxiété, le résultat du premier tour. Derrière eux, les bustes servent de vestiaire. PHOTO ARAL

16 heures : dans la galerie des Bustes



MM. Painlevé et Herriot dans la galerie des bustes. PHOTO ARAL



MM. Hennessy, Bouisson et Pierre Appel pendant le premier tour de scrutin. PHOTO ARAL



M. Franklin-Bouillon dans les couloirs fait campagne contre M. Briand. PHOTO ARAL



M. Marcel Cachin qui eut juste 5 voix de moins que M. Hennessy discute de ses chances avec M. Barthou. PHOTO ARAL



M. Mandel déclare à M. Albert Sarraut : « Je l'avais bien dit ! » PHOTO ARAL



M. Doumer fut accueilli par un cri unanime qui jaillit de toutes les poitrines :
— Vive Briand !

L'élection de M. Doumer ne peut étonner personne. Les vrais littérateurs n'entrent pas à l'Académie, les hommes d'Etat n'entrent pas à l'Élysée. Gambetta, Jules Ferry, Waldeck-Rousseau, Clemenceau n'ont pas été présidents de la République.

M. Doumer est austère et n'a pas d'opinion ni de circonscription bien définie. Né en Auvergne, il représenta l'Yonne, l'Aisne et la Corse. Il était à la disposition des électeurs. Candidat de la droite en 1906 contre M. Fallières, il se trouvait être en 1931 radical cotisant, j'allais écrire radical cotisant.

Son électionisme en fait un arbitre incapable de partialité.

Cette élection a démontré cette vérité première que le scrutin secret n'est pas le scrutin public.

Au scrutin public, M. Briand avait obtenu il y a quelques semaines à la Chambre cinq cent cinquante voix. L'Assemblée nationale lui en accordait quatre cent quarante et une au scrutin secret. Quel est le mode de scrutin préférable ?

J'ai été élevé avec le respect du scrutin secret qui laisse l'électeur libre d'agir selon sa conscience.

Pour l'élection législative, ce procédé est le seul possible. Le citoyen est, après tout, le seul souverain dans une démocratie.

Il doit se décider en pleine indépendance. En outre, la publicité des votes serait irréalisable.

Mais, lorsqu'il s'agit d'élire le président de la République, la liberté laissée aux parlementaires s'impose-t-elle ? L'élu n'est qu'un mandataire. Il doit compte de ses actes à ses mandants. Le scrutin public est seul démocratique.

Le scrutin secret ne sert qu'à couvrir les hypocrisies : il permet au votant de déposer dans l'urne un bulletin contraire à ses opinions officielles.

Je suis de ceux qui pensent que le votant doit toujours pouvoir contrôler l'élu. Tant pis si cela le gêne dans ses petites combinaisons personnelles. En sollicitant les suffrages de ses compatriotes, il savait à quoi il s'engageait.

Le vénérable M. Sibille, doyen de la Chambre des Députés, déclarait à ce propos :

— Le scrutin a ses mystères. En 1926, il a fallu un scrutin public pour que M. Herriot fût élu président de la Chambre. Depuis, le scrutin secret a permis à M. Bouisson de lui succéder.

Il existe en cette matière une mystique semblable à celle de la dissolution. Beaucoup de gens prétendent que la dissolution de la Chambre des Députés est un acte dictatorial. J'y vois, quant à moi, un appel au peuple, juge en dernier ressort des dissentiments qui divisent l'Exécutif et le Législatif.

Le scrutin public aussi est un appel constant au peuple.

Si l'on ne tolérât le scrutin secret en aucune occasion, le fossé qui existe entre l'opinion publique et l'opinion parlementaire se comblerait.

La conscience des élus se forgerait sur leur programme.

Ils deviendraient sincères.

A. P.

Le peuple souverain attend le résultat de l'élection.

PH. KITROSSER



Le retour : de gauche à droite : MM. de Fouquières, Ratier, Paul Doumer et Pierre Laval.

PH. HENRI MANUEL

En très peu de temps, on sut que la lutte se circonscrivait entre M. Doumer, gagnant certain, et M. Pierre Marraud, qui ne perdait rien en acceptant de grouper les voix de gauche sur son nom.

Un général — il y en avait des quantités dans l'Assemblée — faisait même remarquer que M. Marraud était tout désigné, en sa qualité de grand officier de la Légion d'honneur, pour recevoir le grand cordon.

Déjà les collaborateurs de M. Doumer étaient assaillis. Des électeurs qui, une heure auparavant, faisaient campagne contre le président du Sénat, les entouraient en s'écriant joyeusement :

— Nous triomphons !

La lecture du résultat fut accueillie par l'extrême gauche au chant de *L'Internationale*.

— La manifestation est déplacée, mais l'air est moins laid que je ne le pensais, déclara le sénateur, comte de R... qui est plus modéré que républicain.

A sa sortie du Palais de Versailles, quand il monta dans sa voiture,



M. Louis Dumas fait une conférence à ses collègues.

PHOTO ARAL



Au service de la Femme

Une organisation unique en France...

Les achats faits en province par correspondance offrent toujours de sérieux avantages. Avant tout achat, une femme soucieuse de ses intérêts doit consulter LES TISSERANDIERS. Grâce à une merveilleuse organisation, unique dans son genre, cette maison parvient à fabriquer des articles de première qualité à un prix de revient peu élevé, ce qui lui permet de vendre toujours les meilleurs articles au prix le plus réduit. Sur demande, LES TISSERANDIERS envoient leurs collections d'échantillons de superbes Soieries pour robes et lingerie, de Lainages souples et chauds, de Laines à tricoter, Blanc, Couvertures, Tapis, Vêtements imperméables, etc. La qualité incomparable de leurs articles, leurs coloris mode et grand teint, l'élégance des impressions et l'intérêt extraordinaire que présentent leurs prix, ont amené chez LES TISSERANDIERS, une clientèle nombreuse et fidèle qui apprécie le service rapide et consciencieux de cette organisation. Spécialisés dans la vente par correspondance, LES TISSERANDIERS mettent à votre service la plus puissante organisation de France pour la vente de tout textile. Documentez-vous chez eux, ils sont créés pour vous servir.

A découper et à retourner avec vos noms et adresse :

LES TISSERANDIERS (Service 3)
5, rue Royale, LYON (Rhône)

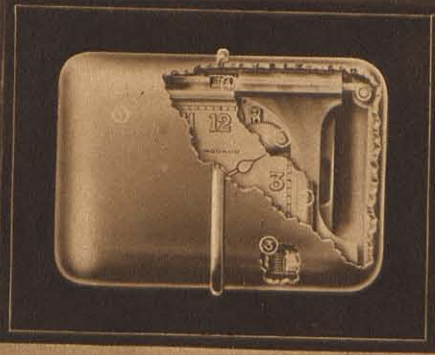
Prérez de m'envoyer échantillons et renseignements sur :
Soieries, Blanc, Couvertures, Lainages, Tapis,
Laines à tricoter, Vêtements de pluie, etc.

Rayer les articles qui n'intéressent pas. Pour les tissus, mentionner exactement le genre et la couleur désirés.



Les Tisserandiers détaillent tous leurs articles dans leur dépôt : 9, rue St-Roch (angle rue St-Monore) Paris.

...La grande simplicité de sa construction

1. Carcasse extérieure
2. Boîte intérieure
3. Amortisseur
4. Remontoir automatique
5. Mouvement

...lui donne une résistance exceptionnelle



Montre Ermeto "Baby" fermée

ermeto

MOVADO

Les plus belles collections de montres "Ermeto" se trouvent chez :

PENDANT 4 JOURS

du 20 au 23 Mai






chez
LEMAITRE

Pour le matin. Cette ravissante robe lainage uni, se fait en marine, castor, vert ou beige.

275.

Ensemble très jeune de trois pièces sur mesures, laine et soie en nattier, beige, gris ou vert.

375.

Cette vareuse pour la mer coupe tailleur, en tricot tous coloris mode. Exceptionnel.

150.

Pour la plage, ce délicieux ensemble trois pièces tricot en marine et blanc, noir et blanc, castor et rose.

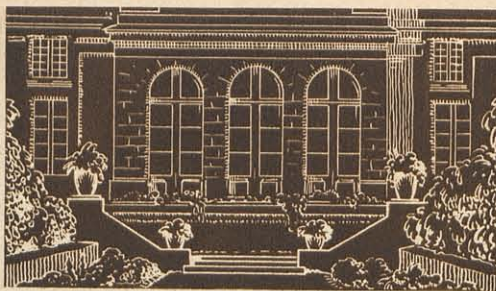
450.

RÉCLAME DE GANTS

Gants, 1 bouton, chevreau glacé, lavables, cousus main...	43.	Valueur.	55.
Gants, 4 boutons, Suède, piqué anglais, garantis lavables...	44.	—	55.
Gants, 8 boutons, Suède, piqué anglais, garantis lavables...	65.	—	80.
Gants, 12 boutons, Suède, piqué anglais, garantis lavables...	60.	—	85.
Gants, 16 boutons, Suède, piqué anglais, garantis lavables...	95.	—	110.

Un lot de gants, chevreau glacé ou suédé, garantis lavables 1 et 4 boutons **29 fr.** valeur **55 fr.**

chez LEMAITRE, 67, boulevard Haussmann PARIS



Une note gaie et fraîche...



Un simple bouquet de jolies fleurs ajoute à l'harmonie de votre « home » sa note gaie et fraîche. Mettez-le en valeur dans un vase artistique aux tons sobres et discrets, un vase Deville. Deville a créé une originale série de vases de tous styles, où vous trouverez, pour un prix modique, celui qui répond à votre goût, à vos désirs.

**VASES
DEVILLE**

En vente : quincailleries et grands magasins. Catalogue illustré franco, Eta Deville et Cie (département Vases) à Charleville (Ardennes). Autres départements : chauffage, moteurs, pompes, articles sanitaires.



pour
495
francs
un portatif...

qui malgré ses dimensions très réduites donne un maximum de sonorité.

Construit entièrement en bois, il rend avec la même sonorité les basses profondes ou les notes les plus aiguës.

Sa forme élégante et rationnelle, son couvercle magasin pour 6 disques et sa légèreté (4 kgs 500) le rendent excessivement pratique aussi bien pour l'appartement que pour les voyages.

dimensions : longueur 40 cm, largeur 28 cm, hauteur fermée 12 cm



PARISONOR

En vente chez les meilleurs revendeurs et au Magasin d'Exposition et de Vente, 12, Rond-point des Champs-Élysées - PARIS.

LE BRACELET-MONTRE

huma genève

Or jaune Frs : 1.200
Or gris Frs : 1.300



Mod. 334.

Or gris et or jaune.
Frs : 1.450



Mod. 337.

Or jaune poli et brossé.
Frs : 1.050



Mod. 414.

Le bracelet-montre
HUMAGENÈVE

possède deux garanties :
celle de votre Horloger,
celle du Fabricant.

En vente chez tous les bons bijoutiers

VISITEURS

Ne manquez pas de vous rendre au Stand
DES CHEMINS DE FER ALGÉRIENS DE L'ÉTAT

au

Pavillon du Tourisme Nord-Africain

Vous y verrez représentés sous la forme de tableaux lumineux et de magnifiques dioramas, les sites les plus beaux et les plus pittoresques de l'Algérie.

Pour tous renseignements, s'adresser :

31, rue Pasquier, à Paris (8^{me})

ou

à l'Agence Officielle des Chemins de Fer Algériens de l'État, 6, boul. Carnot, à Alger



Rolleiflex
la camera qui pense pour vous !

Le ROLLEIFLEX est l'appareil à film avec lequel on arrive à tirer le plus de profit des photos. Sachez que, pour obtenir le même résultat qu'avec un Rolleiflex 6x6, il vous faudrait employer un appareil ordinaire d'un format plus grand. Ajoutez à ceci 100 0/0 de bon résultat et vous n'hésitez certainement pas à faire l'achat de ce merveilleux appareil.

Avec Tessar 3,8 : 1.690 francs

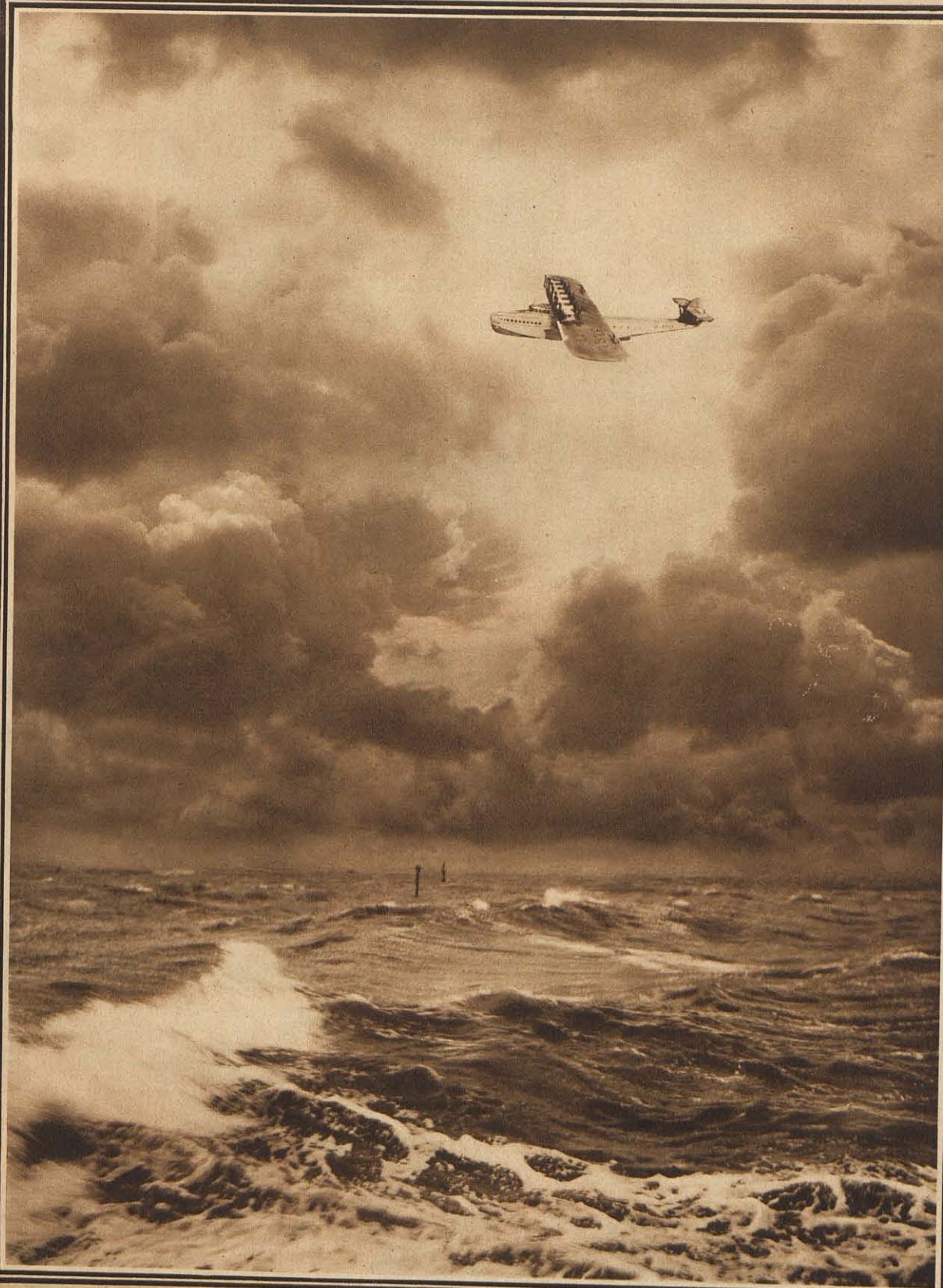
Avec Tessar 4,5 : 1.495 francs

En vente dans les magasins d'articles photographiques Prospectus 877 gratuitement sur demande aux Etablissements BÉNEY FRÈRES & C^{ie}, 8, rue de Duras, Paris, 8^e

Représentant pour la France

FRANKE & HEIDECHE, BRAUNSCHWEIG

C'est pour votre facilité que le Rolleiflex a été créé !



LE "DO X" AU-DESSUS DE L'ATLANTIQUE

Le "Do X", qui est parti il y a quelque temps pour tenter la traversée par étapes de l'Atlantique, a été immobilisé aux îles du Cap-Vert, d'où il doit repartir prochainement pour le Brésil. Le voici au-dessus de l'Atlantique, qu'il a survolé, depuis Lisbonne jusqu'aux îles Canaries. — CAPT. A. G. BUCKHAM — PHOTO MONDIALE



La crique balatée où l'on s'embarque pour l'évasion.

L'hôpital du bagne vu de l'hôpital civil de St-Laurent. (La fenêtre marquée d'une croix était celle de la chambre de l'infirmier Bougrat avant son évasion.

AU PAYS DE L'OR ET DU CRIME

par
STÉPHANE FAUGIER

le bluff du bagne



BÉLISAIRE, mon ami, tu te moques de moi. Avec respect, mais fermété, Bélisaire, le barman créole du vapeur *Saint-Raphaël* me répéta.

— « Je vous l'assure, Monsieur : nous sommes bien arrivés à Saint-Laurent-du-Maroni. Les gens que vous voyez là, sont bien des forçats... »

Et, tandis que je me taisais, interloqué, il reprit comme un professeur qui, pour la centième fois rabâche sa leçon à un élève indocile :

— « Des forçats, oui, Monsieur, des forçats en cours de peine !... »

Je me frottai les yeux, croyant rêver. Sur le warf de bois verrouillé, gardés par deux placides surveillants dont le revolver battait les fesses, deux équipes d'hommes attendaient en devisant joyeusement. Pieds nus, coiffés d'un large chapeau de paille, vêtus d'une sorte de pyjama blanc rayé de rouge, ils fumaient des cigarettes au soleil et saluaient, de fortes gauloiseries les négresses et les créoles, venues assister à ce spectacle rare qu'est, en Guyane, l'arrivée d'un courrier de la métropole.

La porte aux lourds battants de fer qui fait communiquer l'hôpital civil (à gauche) et l'hôpital du bagne (à droite) tous deux d'une méticuleuse propreté.

Certes, je ne m'attendais pas à trouver, dans la capitale du Bagne, de féroces gardes-chiourmes, chicotte au poing, et des forçats squelettiques, traînant au pied un boulet de quarante livres. Mais enfin...

Instinctivement, je cherchais des yeux



TRAVAUX FORCÉS

Corvée de balayage devant la Banque de la Guyane, à St-Laurent-du-Maroni.

Une heure après, le travail n'a guère avancé. — Le bagne n'est donc pas aussi terrible qu'on le suppose ?

les projecteurs de studio, l'opérateur cinématographique, l'œil collé au viseur de sa caméra et Charlot arrivant, vêtu du costume des *Convicts* en faisant tourner son petit jonc de bambou...

Du reste, la manœuvre d'accostage se poursuivait.

Du pont du vapeur, un matelot balançait un filin sur l'appontement.

— « Attrappe ! » cria-t-il aux forçats.

— « Attrapez ! » commanda mollement le surveillant.

Les hommes se levèrent, pendant que l'amarre, que personne n'avait saisie, entraînée par son poids, glissait sur le plancher du warf et retombait à la mer.

— « Allons, voyons ! Dépêchez-vous, conseilla le surveillant :

— « On se dépêche, chef, on se dépêche...

Une seconde fois, la corde siffla dans l'air. Mais, soit qu'elle eût été mal lancée, soit que les hommes, n'eussent pas été assez prompts, elle glissa encore.

Le matelot du *Saint-Raphaël* étouffa un blasphème.

— « Si tu crois qu'on va s'en aller au jus pour tes mirettes, gouailla un voyou gras au torse tatoué.

Le surveillant, philosophe, haussait les épaules.

Une troisième, puis une quatrième tentative n'eurent pas plus de succès. Enfin, tout le monde y mettant de la bonne volonté, le *Saint-Raphaël* fut amarré à quai et les bagnards de corvée s'en furent, les épaules secouées d'une douce rigolade, poursuivis

par les malédictions du matelot, du pilote et du second capitaine.

Il ne faut pas tomber d'un excès dans l'autre. On se souvient qu'en 1924, une campagne de presse, parfaitement légitimée, amena la découverte d'actes scandaleux et d'abus de pouvoir manifestes, de quelques surveillants de pénitencier. Une commission d'enquête fut nommée qui révoqua plusieurs décrets tendant à améliorer le sort des condamnés.

On fit appel à ce qui pouvait rester de bons sentiments dans le cœur de ces derniers. A l'inverse du célèbre dicton. « *Que Messieurs les Assassins commencent* ». C'est l'autorité qui fit le premier pas.

On considéra le bagne comme une manière de régiment non comme un lieu d'expiation où ceux qui étaient là y étaient par leur très grande faute. Le geste eut été excellent, s'adressant à des hommes. On n'avait affaire qu'à des forçats...

Le résultat ? La discipline est aujourd'hui lettre morte au bagne... Le travail ? Vous avez assisté tout à l'heure à la manœuvre d'accostage du *Saint-Raphaël* !

— Comme beaucoup le prétendent ici — l'Administration Pénitentiaire s'est-elle crue brimée par les décrets de clémence de la Commission d'Enquête de 1925 et — obéissant à un mot d'ordre secret — les surveillants réagissent-ils à leur façon en laissant faire, en aggravant même par leur indifférence et leur faiblesse un état de choses déjà déplorable ?

Il me paraît difficile de l'affirmer. Mais il est indiscutable qu'après cinq ans d'expérience on s'aperçoit aujourd'hui qu'on n'a réussi qu'à organiser le désordre, au bagne, qu'à y établir à demeure la pagaie la plus intense et la plus complète.

Le vieux condamné qui me conduisait au « chantier Malgache » me fit ses confidences.

« Autrefois, dit-il, autrefois la vie du transporté était dure, très dure. Mais, avec de la bonne volonté, une conduite exempte de reproches, on n'arrivait à améliorer son sort. On avait alors conscience de s'être un peu relevé. Aujourd'hui tout le monde s'en f... travaillez, ne



Bagnards au travail.



Les méthodes modernes de l'Administration Pénitentiaire à St-Laurent-du-Maroni. L'enlèvement des ordures, que l'on voit ici accumulées, se fait avec un chariot à buffes.

travaillez pas, c'est le même résultat. On a égalisé les situations au profit des fortes têtes et des paresseux !...

Nous étions arrivés au chantier. Dans une vaste clairière, à l'orée de la forêt, une cinquantaine de détenus maniaient la hache ou la scie. Oh ! sans grande conviction !...

— « J'ai été à Kourou me dit un des surveillants, puis aux Iles du Salut où l'on enferme aujourd'hui les incorrigibles et les détenus dangereux. Partout règne l'indifférence ; on a supprimé le cachot, on a supprimé le pain sec. Nous ne pouvons plus nous faire obéir. Le forçat se trouve bien, au bagne maintenant... Tenez, en voulez-vous un exemple ? En 1926, le pénitentier allait être supprimé et qu'on allait ramener en France, pour les interner dans des Maisons Centrales, une première tranche de trois cents transportés. Eh bien, le lendemain, on enregistrait vingt évadés. »

Nous nous dirigeons, à travers les vieilles souches, vers un groupe particulièrement calme. Trois forçats étaient assis par terre. Un quatrième travaillait.

— « Alors, on se repose ? »

— « Vous refusez de travailler ?... »

Avec effort, une bouche s'ouvrit.

— « Non... oh non !... On refuse pas... on est malades !... »

— « Bon, vous vous ferez porter pâles, demain matin : j'inscris vos matricules. Tandis que nous revenons à pas comptés : »

— « Naturellement, ils ne seront pas reconnus. Leurs visages pètent de santé !... Alors ils écoperont de quatre jours de prison, pendant lesquels, touchant leurs 250 grammes de viande, leur pain, leur riz et leurs légumes journaliers, ils se reposent tranquillement. Et puis ils reviendront, travailleront encore trois ou quatre jours et recommenceront leur petite comédie. »

— « Voyez-vous, Monsieur, reprit le surveillant, on s'est beaucoup apitoyé sur le sort des bagnards. La légende veut que, pour un oui ou pour un non, le surveillant joue du revolver. Savez-vous, que, pour chaque balle tirée, un surveillant passe en conseil de guerre ?... »

Je désignai des yeux l'étui qui pendait à son baudrier.

— « Je n'ai pas envie de passer en Conseil de guerre n'est-ce pas ? Alors, pour m'enlever à moi-même toute velléité... »

Il ouvrit l'étui de cuir, en tira une banane.

— « Le pénitentier est devenu une pension de famille, Monsieur, une pension de famille pour mauvais garçons et criminels sur le retour ! »

Étonnez-vous ensuite qu'en cinquante années, avec un effectif permanent de 3.000 forçats, on soit



Le soir, les bagnards employés aux diverses corvées de balayage regagnent le camp de la Transportation, où ils passeront la nuit.

Un vieux condamné "garçon de bonne famille" qui fut au service de notre collaborateur pendant le séjour de celui-ci à Saint-Laurent.

arrivé à construire en Guyanne Française, juste 40 kilomètres de route et 13 kilomètres de voies ferrées !...

— Mais n'y a-t-il aucun remède à cela ?...

— Si « Puisque l'opinion publique ne tolère pas un bagne sévère, il faut purement et simplement supprimer ce croquemitaine de carnaval, cet épouvantail vieillot qui ne fait plus peur à personne !... Et qui coûte à l'État, à vous, contribuable, la bagatelle de 32 à 35 millions par an !... »

Comme je revenais vers la maison où j'ai pris pension, un homme, jeune encore, mais vêtu de loques, m'aborda poliment.

— « Vous auriez voulu voir le bagne, Monsieur ? Il n'est pas là où vous l'avez cherché. Le vrai bagne, Monsieur, moi, je vais vous y conduire !... »

(A suivre.)



La fin d'un bagnard. — Le convoi ténébreux. Trois condamnés poussent une charrette, accompagnés d'un surveillant militaire. — Au fond, le bâtiment du marché et « les bambous », nom dont les condamnés désignent le cimetière.

RUTH DRAPER

LA FEMME AUX CENT VISAGES

par Florent FELS

HAUTE, mince, vêtue avec une sobriété volontaire de quakeresse, n'attendant rien que de l'intelligence, Miss Ruth Draper présente un spectacle unique dans les annales du théâtre. Lorsque M. Lugné Poë en parla, il me dit : Réjane l'admirait beaucoup. Ce n'est pas seulement une indication d'époque pouvant troubler une légitime coquetterie féminine. Réjane l'estimait donc, elle doit être humaine. Et c'est par là que triomphe Miss Ruth Draper.

Je suppose que, si elle nous présente au Théâtre Daunou une sorte de récital, son spectacle doit se réduire, aux Etats-Unis, à l'un des sketches présenté, formant une manière d'enterrement au milieu d'un programme de music-hall, de soirée privée ou mondaine. Le programme est à Paris un peu long, même pour des familiers de la langue anglaise, le texte n'y apportant d'ailleurs qu'un maigre intérêt. Il est aussi simple que possible sans élégance de style, parfois un peu drôle, et ne sert en somme qu'à lier les faits entre eux, à souligner l'action. Une telle actrice nécessiterait cependant le concours de vrais écrivains de théâtre : O'Neil, Shaw s'ils pouvaient encore croire à la puissance de ce talent, se devraient d'en faciliter l'expression. Mais, tels qu'ils existent, ce texte, ces monologues, sont singu-



Miss Ruth Draper. PH. ALBERT SELERSEN

La secrétaire particulière de ce M. Clissord, connaît sa vie, en facilite les heures, prépare ses soirées, et même, bonne politique, déplaît à la femme et sert à l'amie intime, qu'elle redoute et admire. Dans la seconde partie du triptique, la femme de M. Clissord est ramenée du théâtre par son mari. Soirée maussade, reproches, comptes, discussions domestiques, ennui rythmé par le bercement ou les soubresauts de la puissante voiture. Et puis dans le vestibule de la maison : vous laisserez, ce soir, mon ami, la porte de votre chambre ouverte. La dernière évocation de M. Clissord, sera de sa vie chez son amie. C'est une femme du monde, intelligente, sensible et droite. Elle comprend la vie de façon très humaine, le lance vers l'aventure raisonnée, calme ses accès de découragements. Et nous voyons bien, quand se penche vers son amant cette grande fille trop intelligente mais qui peut être tendre, parce que l'amour est présent, pour quelle raison, Réjane, portait de l'admiration à Miss Ruth Draper.

Florent FELS.



La paysanne dalmate. PH. VANDAMM STUDIO

lièrement désuets et donnent au spectacle une atmosphère surannée, un peu théâtre libre. Mettant au plus haut les dons de Miss Ruth Draper, je pense pouvoir faire cette réserve, car nul doute que Paris aura fréquemment à saluer son passage.

Son spectacle se compose donc d'une suite de sketches, évocateurs d'un milieu. Le premier présente « une douairière de l'aristocratie anglaise faisant le discours d'ouverture pour l'inauguration d'une vente de charité organisée dans un parc. Ensuite, elle se met en frais et fait de petits achats aux divers comptoirs ».

Le prodige, c'est que coiffée d'un bibi invraisemblable, portant autour du cou une ruche en arête de merluiche, et maniant une ombrelle de haute-époque victorienne, Miss Ruth Draper parvienne à nous intéresser et amuser pendant une demi-heure avec une conversation des plus banale. Elle anime le sien, suscite des personnages, les crée et les fait disparaître devant nous comme des fantômes désormais sans emploi souhaitable. Mais c'est surtout dans son acte *Trois Femmes et M. Clissord*, qu'elle montre sa puissance créatrice. Ce monsieur Clissord est un grand financier de Wall Street, dont la figure absente va lentement se dessiner, par tout ce qui est autour de lui, un peu à la manière dont Picasso, vers 1925, avait, dans une nature morte, tenté d'exprimer le sujet de ses travaux par le vide qu'il y créait, l'ambiance et les objets complémentaires qui accompagnaient une absence, l'esprit s'efforçant de la matérialiser en présence.



L'Allemande. PHOTO NICOLAS MURAY



La douairière de l'aristocratie anglaise. NICOLAS MURAY

LA VILLETTE ROUGE

par CARLO

Reportage photographique



AVEC ses longs murs sans fenêtres, ses canaux sombres, ses larges pavés, son ciel larmoyant, ses enseignes naïves, ses tics et ses mœurs d'ancienne « petite ville », la Villette reste fidèle au visage un peu conventionnel que lui a donné, à la fin du siècle dernier, une certaine littérature.

Depuis les jours heureux de l'Exposition Universelle, ce coin pittoresque n'a guère changé et les vieux Parisiens le visitent avec émotion, car il est un peu pour eux le magasin aux accessoires sentimentaux d'un passé à la fois très proche et très lointain. La Villette est le suprême refuge du chignon, de la casquette à pont, de la romance, du fiacre sans compteur, de la chaîne de montre à breloque, et l'on y parle un argot très pur, presque académique. Zola retrouverait ici ses samedis de paye, et Bruant, ses brèves épouées à coups de surin. Germinie Lacerteux et le beau

Ici, tout est rouge

Les moutons vivent et meurent en troupeau...→



Par la gorge tranchée de la bête s'échappe un torrent de sang.

Lantier vivent en ménage à l'hôtel du Nord. La même Camille est toujours sur la brèche. Seuls, les toucheurs, « minces des genoux et larges des pattes » ont disparu, laissant la place à de gros marchands hauts en couleur, en pardessus fourrés et dont les doigts courts et gercés s'ornent de bagues symboliques.

J'ai visité les Abattoirs de la Villette, en commençant par la fin, comme on passerait un film à rebours. Et je vous conseille de m'imiter si vous voulez pleinement jouir de ce magnifique et effroyable spectacle.

Le marché aux bestiaux a sa principale entrée sur l'avenue Jean-Jaurès. C'est par cette grille qu'il faut pénétrer dans l'immense temple aux innombrables autels depuis longtemps abandonnés des dieux et où l'on sacrifie sans repos, avec des gestes mécaniques et à un rythme d'usine les bêtes masquées auxquelles l'odeur terrible du sang semble donner une étrange résignation. Un pont sur le canal de l'Ourocq relie le marché aux abattoirs. Aux blouses bleues des conducteurs succèdent les tabliers sanglants des tueurs. Les bâtiments sont alignés avec symétrie : d'un côté, les bergeries, les étables, les porcheries ; de l'autre, les *échaudoirs* (nom bizarre donné aux longues salles où les animaux sont tués et où l'on prépare et débite les viandes encore tièdes).

Les ouvriers employés à ce dernier travail sont appelés *chevillards*, parce qu'ils disposent les bêtes dépecées sur des crocs en fer, ou chevilles. Il semble d'ailleurs que ce rude métier, qui exige beaucoup de force et d'adresse ne porte pas à la mélancolie.

ETTE GE

RIM

Lotar,



Les bouchers de la Villette sont d'humeur joyeuse, de santé robuste, et il leur arrive pour se distraire, de s'occuper de politique. Un procès historique nous les a présentés sous le jour de conspirateurs soucieux du rétablissement de la royauté, et un poète facétieux, s'adressant à leur leader, lui disait :

« Oui, vous présenterez les bouchers à la reine... »

Je crois superflu d'ajouter que ces solides gars ont depuis bel âge brûlé la politesse à M. Maurras et à sa doctrine.

Le premier seuil que je franchis est celui d'une chambre vide, aux murs lisses, éclairée d'un jour blême et dont le sol luisant est marbré de sang brun. Une petite porte de fer s'ouvre, livrant passage soudain à la plus jolie tête de veau que j'aie jamais vue. Une tête de veau presque irréaliste et transparente, étonnamment blanche, rasée de frais, comme celles que l'on rencontre en ville, posées sur un plat carré, avec des moustaches de persil. Cette tête de veau sort du « cabinet de toilette » où elle a subi sa dernière préparation. Une autre la suit, glisse derrière elle, la rattrape, la pousse comme au billard, lui fait faire un tour sur elle-même, puis toutes deux disparaissent.

La salle d'à côté est moins drôle. Dès l'abord, une acre odeur me saisit à la gorge et je sens que j'aurai quelque peine à rester en équilibre sur le pavé gras où s'amoncellent les boyaux, comme de vieux pneus à bout de souffle.

Des femmes écument lentement une huile jaunâtre à la surface d'une chaudière énorme où bouillonnent des tripes sales et des panses crevées.



La viande encore chaude est aussitôt décongelée...



Plus loin, les pieds de moutons, lavés, épilés, méconnaissables, sont mis en bottes, ainsi que des asperges.

Mais ces triperies obscures, ces ateliers de cabochage, ces fonderies de suif, ces grilloirs sont bien tels qu'on peut les imaginer. La bête arrive ici dépecée et ces gens se partagent la besogne selon leur spécialité ou leurs goûts. C'est un travail à la pièce, un peu répugnant mais nullement émouvant, qui se déroule dans une atmosphère irrespirable. Le bruit frais des robinets, la voix claire des femmes, le pas sonore des sabots sont eux-mêmes étouffés par cette vapeur grasse, écœurante et tenace qui vous poursuivra longtemps.

J'entre dans un carré d'abatage. Dehors, les couleurs et les formes se confondent encore dans le petit jour gris. Ici tout est rouge : les murs, le sol, les tables, les chariots, les chaînes, les mains, les cornes. Ce lieu où sifflent les courants d'air et qui est plus affreux et plus sordide que les plus vieilles cours de casernes de France a une grandeur bouleversante. Ces hommes, qui portent une panoplie de couteaux sur le ventre et une cigarette derrière l'oreille sont des ouvriers comme les autres. Ces murs ressemblent à tous les murs. Il manque des carreaux aux verrières. Les tables sont de bonnes grosses tables campagnardes. Mais il y a le sang — le sang et sa mystérieuse attirance — le sang vivant qui pose sur toute chose sa housse et son tapis gluants et qui transforme cette étable ignoble en une espèce de lieu défendu et quasi sacré. Un bœuf entre, docile, majestueux. Il renifle le trottoir souillé, promène un placide regard sur le sang partout répandu. On fixe un masque de cuir noir sur ses yeux, et à ses pattes, l'étrave et le chabre. Un homme, merlin au poing, s'approche de la bête aveugle. Il lève les bras. Sec, précis, le coup est porté. Le merlin pénètre durement, comme une pioche en terre. L'animal foudroyé se penche sur un côté, chancelle, s'écroule, le cou tendu, la gueule ouverte, puis se pétrifie dans une de ces fausses attitudes naturelles qu'excellent à donner à leurs sujets les empailleurs de muséums. Derrière le masque noir, les yeux ont passé de vie à trépas. Mais le bœuf n'a pas encore son compte. L'opération qui suit le coup de merlin et qui est destinée à achever l'animal rappelle un peu



Ces hommes qui portent une panoplie de couteaux sur le ventre sont des ouvriers — comme les autres.

A l'aide d'un petit couteau, une femme râcle la peau velue des porcs.



Au "carré des Juifs", le bœuf est égorgé par le rabbin, selon le rite...

— toutes proportions gardées, cela va sans dire — celle qui consiste à énerver une dent malade à l'aide d'un crin d'acier. Par le trou pratiqué dans l'os frontal, on passe un long jonc flexible. Ce jonc entre tout entier, comme un train dans un tunnel, traverse le cervelet, fouille la colonne vertébrale. Le bœuf pousse un beuglement aigu de saxophone. Sa tête s'agit furieusement. Le corps énorme se plie et se replie sur lui-même. Le jonc est retiré, la bête s'immobilise enfin. Par sa gorge ouverte, jaillit un torrent de sang noir. Les bouchers procèdent alors à la foulée. Ils saisissent les pattes raidies et bercent doucement le bœuf, outre monstrueuse d'où le sang, jusqu'à sa dernière goutte s'épanche dans le baquet déjà plein à déborder. Avec une dextérité prodigieuse, la bête est maintenant dépouillée. Chaque homme s'affaire et déshabille son coin de bœuf. Nous sommes loin de la toilette de la mariée. Et brusquement, ce n'est plus un cadavre que nous avons devant nous, mais de la « viande à consommer ». Voici le gîte à la noix, les entrecôtes, l'aloyau, le rumsteck. L'exécution capitale tourne à la gastronomie. Le bourreau est devenu maître-queux. Et sur sa tête, il semble que le bonnet blanc d'Escoffier a remplacé le gibus de Deibler.

Mais ailleurs le massacre continue. On n'entend que le bruit sourd des coups, les jurons des tueurs et l'agaçant murmure du caniveau nauséux où crachent les bêtes mourantes.

Les moutons, qui vivent en troupeau, périssent en série. « Judas », le mouton de Panurge attiré, le mouton-fonctionnaire, le traître de la maison, amène ses compagnons au pied de la table basse à claire-voie où les bouchers les étendent, les uns à côté des autres, bien sagement. Un long couteau ouvre, d'une traite, huit gorges. Mais l'agonie modeste du mouton est plus brève que celle du bœuf que le rabbin égorge, selon le rite israélite, au carré aux Juifs. Ici, l'on s'étonne que l'animal ne fasse pas son entrée au son des trompettes, revêtu de l'étoile fleurie. Les bouchers sont des



Les pieds de bœuf attendent au garde à vous qu'on leur fasse subir une dernière préparation.

Les peaux roulées comme des tapis et rangées sur le bord — du trottoir...

prêtres barbus dont l'arme courte évoque le glaive de Mithra. Leur « carré » est vide comme un temple et le sang de l'animal sacrifié, très rouge et très abondant, s'écoule avec une lenteur presque religieuse.

Le ciel indifférent à ce carnage est couleur de fer blanc. Le jour se lève sans enthousiasme. Dans le brouillard léger, trois gendarmes mangent des croissants. Un boyaudier passe, traînant derrière lui un interminable ruban d'entrailles...

M. Topaze, depuis des années, parcourt le monde, le jarret ferme et le lorgnon droit, « en voyage d'études », comme il dit. Il a étudié le troublant problème de la circulation à Londres, à Berlin, à Tokio, à Rome. Le Central téléphonique de New-York, les hôpitaux modèles de Scandinavie, les coopératives soviétiques et les parcs de stationnement d'Honolulu ont tour à tour reçu la visite de ce globe-trotter insatiablement curieux. A Chicago, M. Topaze a vu les fameuses usines à viande où les bêtes entrent en troupeau, la cloche au cou, et d'où elles ressortent, en moins de temps qu'il n'en faut chez nous pour assommer un porc, mises en boîtes de conserve, étiquetées et déjà prêtes à satisfaire l'appétit rieur des jolies girls.



Il a daigné, ce Parisien, descendre jusqu'à Lyon où M. Herriot venait d'inaugurer les nouveaux abattoirs municipaux. On lui montra de vastes bâtiments aérés et nets comme des chambres de clinique, des bouchers qui ressemblaient à des internes, des tueries rapides et propres comme des opérations chirurgicales. Mais M. Topaze a haussé les épaules. « Un abattoir doit être un abattoir », a-t-il dit d'un ton dédaigneux. Et il songea avec émotion aux assassinats immondes de la Villette. M. Topaze, qui a des lettres et qui veut peut-être conserver dans leur premier état les échaudoirs horribles où se documenta Zola, pousse un peu loin, croyons-nous, le respect et l'amour de la littérature.

Carlo RIM.

LE CIRQUE AMBULANT DES FRATELLINI

par Pierre LAZAREFF

Reportage photographique Universel

Il y a deux ans que les trois célèbres clowns Fratellini sont partis en tournée à travers le monde, et c'est seulement au moment de leur retour à Paris qu'ils ont inauguré leur grand Cirque ambulante, réplique honorable des villes nomades de spectacle allemandes qu'on nous a si souvent promis de voir en France et que nous y verrons peut-être bientôt.

Le Cirque Fratellini porte le nom qui lui revient, et afin que nul n'en ignore, sur chaque roulotte jaune, la tête des trois réputés clowns, immense et colorée a été peinte, suivie de cette mention : *Les Trois fameux Fratellini, Direction du Cirque d'Hiver de Paris*. C'est que dans un autre Cirque ambulante, il y a trois cousins Fratellini... et ces Fratellini là, clowns aussi, ont essayé d'usurper la gloire qu'ils n'avaient pas gagnée. Parfois, les Fratellini arrivant dans une ville après leurs indélicats parents, furent pris, eux, pour les usurpateurs. Ils leur firent alors un procès qu'ils gagnèrent, et leur Directeur, le sympathique M. Desprez décida de mettre leur effigie partout où il le pourrait pour les faire reconnaître, tout de suite, du public.

J'arrive au Cirque Fratellini, avenue de Clichy quand le spectacle est commencé. Le fronton lumineux brille de ses mille lampes multicolores. Devant la roulotte-caisse, le public fait la queue. On peut même louer par téléphone, Gaston Rousseau qui fut le dernier Directeur du Cirque de Paris, qui s'occupe de l'administration du Cirque Fratellini et me sert aujourd'hui de guide, m'explique que dans les villes où le Cirque reste plus de huit jours, on fait toujours installer une ligne téléphonique. Dédaignant le Chapiteau et le spectacle, je contourne la vaste tente et je me dirige vers les coulisses en plein vent



François distribue des billets aux enfants massés autour de la roulotte et qui accueillent avec joie l'arrivée des clowns

Le déménagement du cirque doit se faire rapidement. Chaque camion attend son chargement : hommes, bêtes, bâches, sièges ou accessoires.

qui se composent d'une douzaine de roulottes installées sur un étonnant terrain caillouteux, bordé à droite et à gauche de hauts murs gris de maisons populaires aux fenêtres desquelles, inlassablement curieuses, des grappes humaines profitent du maigre spectacle gratuit qu'elles peuvent apercevoir : sortie des acrobates emmitoufflés, des chevaux tenus en laisse, des clowns dont les costumes chatoyants sont dérobés à leur vue par les manteaux qu'ils jettent sur leurs épaules jusqu'au moment d'entrer sous la tente.

Une multitude de gosses rôdent autour des roulottes par ce jeudi d'après-midi de printemps. Mais voilà que, sur un trémolo d'orchestre, des applaudissements éclatent sous la tente. Une troupe d'acrobates au tapis, le père, la mère, les enfants, par une fente pratiquée dans la toile regagnent leur roulotte, et sans gêne, en discutant d'une voix gutturale de la façon dont ils ont présenté leur numéro, laissant la porte de la roulotte ouverte, ils se déshabillent, se lavent les mains, sous l'œil ébahi des mômes qu'un agent



paternel tente en vain de faire circuler.

Allons dans la roulotte voisine voir les Fratellini...

Qu'ils soient à Paris ou à Carpentras, à Rome ou à Budapest, les célèbres clowns vivent dans la même ambiance. Comme dans leur soupenne de Médrano jadis, comme dans leurs vastes appartements du Cirque d'Hiver hier, les Fratellini à quelque heure qu'on vienne les trouver, sont alignés en face de leur table de maquillage, et plaisantent tout en donnant à leur visage l'aspect sous lequel on a l'habitude de les applaudir. Leur roulotte est confortable; sur des portemanteaux, derrière eux, leurs invraisemblables défroques présentent des aspects paradoxaux.

Elle tient, cette roulotte du compartiment de chemin de fer plus encore que de la loge. Les accessoires sont entassés sur un chariot voisin.

— Où dormez-vous?

— Quand nous sommes à Paris, chez nous. Quand nous



Vu de dessous les gradins, le spectacle de la salle est curieux. Ici, c'est avec les pieds que les spectateurs expriment leurs sentiments.

au spectacle, il a bien voulu nous recevoir, et le Duce Mussolini, est venu nous applaudir et il a écrit quelque chose de très gentil sur notre livre d'or!

— En Allemagne, me raconte Albert, nous avons joué pour les prisonniers, et nous avons fait connaissance avec un prêtre qui était incarcéré depuis vingt-quatre ans! Comme il sortira l'année prochaine, nous lui avons laissé un costume et quelque argent.

— Tu sais, ajoute François, les gosses de tous les pays se ressemblent... Décidément, cela devrait servir à quelque chose pour la Paix. Partout ils nous ont bien applaudis!

On frappe à la porte de la roulotte :

— Vous êtes prêts? Ça va être à vous...

C'est Averino l'ancien clown fameux devenu chef de piste du Cirque Fratellini, qui vient avertir ses camarades. Averino, après une carrière brillante, avait dû endosser à nouveau le costume bariolé

pour conquies les clowns de piste du Cirque d'Hiver. Il a trouvé là une fonction qui convient mieux à son succès de jadis... Ainsi Tony le frère d'Antonnet après une carrière brillante, ayant perdu tout l'argent qu'il avait aux Courses, vient chaque soir entre deux numéros amuser les spectateurs de Médrano...

— « Il faut faire entrer ces enfants au Spectacle, s'écrie François en voyant les gosses qui sont massés à la porte de sa roulotte. »

Averino se charge d'exécuter cet ordre bien-faisant au milieu des cris de joie des petits bonshommes. Nous les suivons à l'intérieur du Cirque. Sous l'estrade des musiciens, les artistes qui vont entrer font des exercices d'assouplissement, répètent leurs danses, et leurs mouvements.

Averino tape dans ses mains... Des rires fusent dans la salle, un comique vient d'entrer en piste...



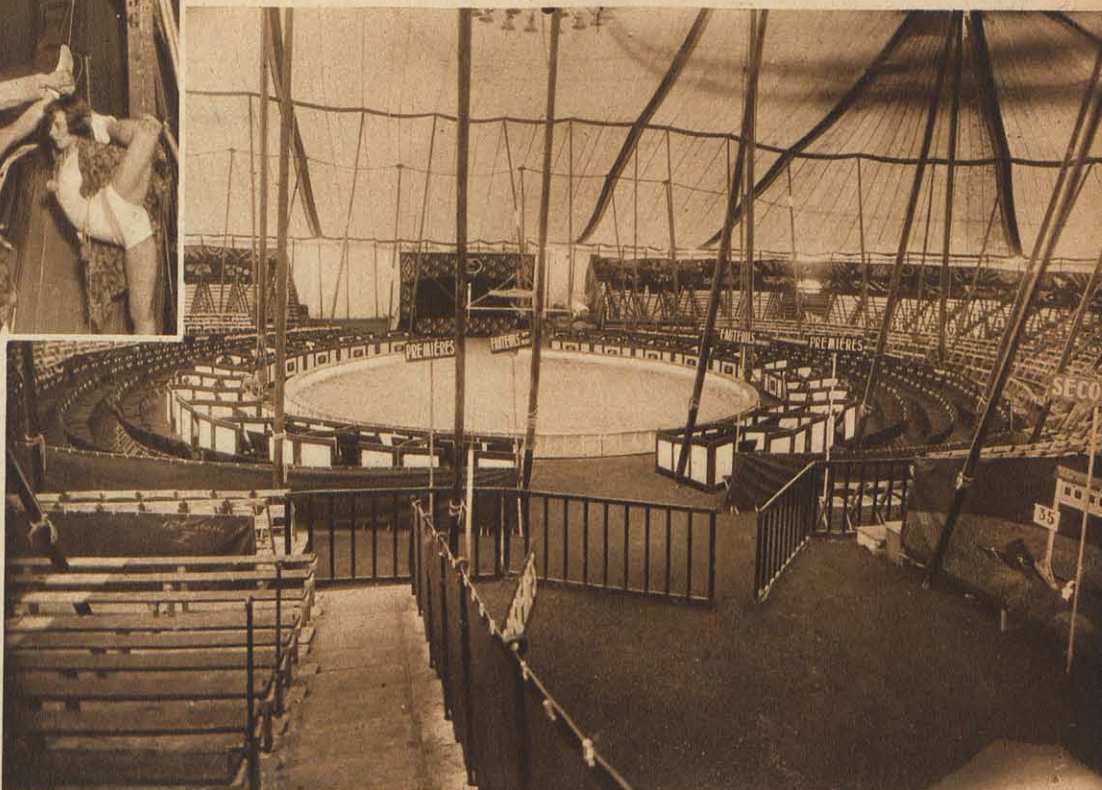
Sous l'orchestre, quelques minutes avant l'entrée en piste, un groupe d'acrobates répète une dernière fois son numéro.

sommes en voyage à l'hôtel, où que nous puissions aller, il y a toujours un hôtel.

François à la figure de fin Pierrot, s'amuse de ma surprise.

— Tu ne croyais quand même pas que nous couchions dans les voitures! C'est fini ce temps-là... Nous suivons la tournée dans nos autos, et seuls les petits artistes dorment dans des lits aménagés à l'intérieur de leur roulotte.

— Nous avons fait toute l'Europe me dit Paul, l'homme du monde, le monoclé, le bibliophile! En Roumanie, le Roi qui devait assister à la représentation en a été empêché par les événements politiques. A Rome, si le Saint-Père n'est pas venu



Le cirque ambulante est monté, prêt à recevoir spectateurs, artistes et ménagerie.

Vu de dessous les gradins, le spectacle de la salle est curieux ! Ici, c'est avec les pieds que les spectateurs expriment leurs sentiments.

Pas une jambe qui soit immobile : celle-ci, fine dans son bas de soie noir, s'agite au rythme de la musique foraine, celles-là, jambes nues d'enfants, trépident de joie aux plaisanteries d'un Auguste ; ces autres dans un pantalon trop étroit du bas, se cambrent au moment où l'acrobate se lance dans le vide... Tout à l'heure, nous verrons vivre les mains des petits enfants quand le clown de piste fera mine de leur jeter un ballon avec lequel ils pourront jouer.

C'est une tradition absolue du Cirque ambulante, et une tradition qu'on ne veut point perdre car elle est à la base même de ce genre de spectacle. Le programme doit être en grande partie sinon entièrement, exécuté par la même famille.

C'est pour cela que les fils d'Albert Fratellini font d'abord un numéro de table, puis qu'on assiste aux exercices des trois gymnastes habillés en Pierrot qui sont les enfants de François. La première partie se termine sur un numéro de trapeze volant, le Trio Lopez, où le Charlot est le fils de Paul et les trapézistes ses gendres.

Rancy qui montre la cavalerie est un cousin des trois frères, car les Fratellini appartiennent à une grande dynastie de Cirque et sont appa-



Tout en plaisantant, les Fratellini, dans leur roulotte, alignés devant leur table à maquillage donnent à leur visage l'aspect sous lequel on les applaudira. >

Le squelette du cirque. En 4 heures, tout aura disparu. Il ne restera plus que sa trace : un cercle sur la terre. <

rentés de près ou de loin, à tout ce qui a un nom dans le monde de la Piste.

Pendant cette récente tournée du Cirque, Albert, le grotesque Albert au gros nez et au chapeau gigantesque, a perdu une de ses filles chéries qui était mariée avec l'écuier Carre et qui faisait un numéro au cours du Spectacle. Les pleurs coulent encore sur sa joue fardée.

C'est le soir de ce jeudi-là que le Cirque Fratellini donna sa dernière représentation avenue de Clichy pour partir dans la nuit même s'installer à la Porte de Versailles. A dix heures du soir, tandis que le Spectacle continuait à l'intérieur de la tente, la cage des fauves était la première démenagée.

Sous l'œil de M. Desprez, les cages dans lesquelles étaient environ deux cents animaux, lions, tigres, panthères, chameaux, lamas, léopard, hyènes, etc... étaient hissées dans les grands camions automobiles destinés à cet effet, tandis que les animaux rugissaient, car ils n'aiment point qu'on les dérange !

Puis, ce travail terminé, on s'attaque au fronton qui fut démonté et mis à bas en cinq sec ! Chaque homme a sa tâche dévolue, chaque morceau de bois, chaque lampe a sa place désignée dans des caisses qui, une fois fermées, sont chargées sur une roulotte automobile.

A peine l'orchestre eut-il joué sa dernière note, les derniers spectateurs s'attardaient encore sous la tente, que déjà c'est à l'armature même du Cirque qu'on s'attaqua. Il faut faire vite : l'immense établissement doit disparaître en quatre heures. On met trois heures pour l'édifier.

Vous voyez à droite la roulotte de l'électricité ; celle du Cirque Fratellini est unique dans son genre, son moteur de 100 CV. donne toute la lumière dont nous avons besoin.

Les douze camionnettes que vous avez vues partir d'abord sont les camionnettes de publicité ; qui sont chacune montées par trois employés uniquement occupés à coller les affiches dans les villes où nous passons.

Les gradins en pente douce, — le Cirque Fratellini est le seul ambulant qui possède ce système de places, — les fauteuils, le bois des loges, et de la piste, passent de mains en mains pour être transportés jusque sur les camions. Chacun de ceux-ci attend son chargement.

Il s'agit maintenant de faire tomber la toile... Chacun a pris sa place autour de la tente, les cordes sont en mains, le commandement part... la toile s'abat. Immédiatement elle est partagée, saisie, pliée, enlevée...

Le cirque maintenant apparaît en son squelette, simplement avec ses morceaux de bois croisés...



Les mats s'abattent de tout leur long avec un bruit qu'assourdit le contact de la terre travaillée. C'est tout... C'est fini.

Ainsi font les Cirques ambulants de France, de Suisse, d'Allemagne et d'Amérique. En octobre prochain, les Fratellini nous reviendront au Cirque d'Hiver. Ils ne laissent aujourd'hui à Paris que leur souvenir, et un rond sur la terre, là-bas, à la Porte de Versailles, où il s'est emballé ensuite, un rond tout semblable à celui au centre duquel Charlot, tout seul, les yeux tristes, regardait partir jadis, la petite écuyère qu'il aimait et qui ne l'aimait pas... Pierre LAZAREFF.



Les coulisses en plein vent : Un acrobate, emmitouffé, sort de piste.

Les invraisemblables détroques des trois frères pendent le long du mur de la loge. Elle tient, cette roulotte, du compartiment de chemin de fer. >





LE PETIT CAFÉ

PRODUCTION DE LUDWIG BERGER

D'APRÈS LA PIÈCE DE TRISTAN BERNARD

ADAPTATION DE LAWRENCE ET BATAILLE HENRI

FILM PARAMOUNT

passé actuellement à Paramount

Sur les guéridons à tablette de marbre du *Petit Café*, le garçon Albert sert avec une aimable nonchalance les consommateurs nombreux et impatients.

Albert n'est pas ambitieux, et il est au comble du bonheur lorsqu'il est autorisé à revêtir sa veste de drap, uniforme des jours fastueux.

La fille de Philibert, le patron du *Petit Café*, aime Albert ce qui ne les empêche pas de se disputer du matin au soir. Et la vie continuerait ainsi paisible si un coup de théâtre ne survenait. Albert va devenir millionnaire. Cependant, plutôt que d'accepter de payer à son patron le dédit de 400.000 francs exigé, il préfère rester garçon de café vingt ans encore.

La vie d'Albert va changer. Le jour, la veste noire et le tablier blanc, le soir l'habit ou le smoking du fêtard. Sa journée de travail terminée il s'affichera avec de jolies femmes et fera scandale dans les boîtes de nuit dont il est le client assidu.

Une querelle avec un soupeur, des gifles, une menace de duel... Tout finira cependant par un mariage et Albert Maurice Chevalier convolera en justes noces avec Yvonne la fille du cabaretier. (Yvonne Vallée).

Si Tania Fédor est une coquette de grande classe, Yvonne Vallée, dont c'est le premier film, une touchante ingénue, André Berley, un irrésistible comique, Maurice Chevalier est et reste Maurice Chevalier... C'est tout dire.

Albert garçon de café est amoureux d'Yvonne la fille de son patron...

Et le soir, cependant, il fait la fête en compagnie de jolies femmes et de joveux garçons.





Film

Dents plus blanches !

Les vôtres... si vous les débarrassez du film

LECTEURS, se brosser les dents est bien, mais n'implique pas nécessairement qu'elles sont exemptes de film, ce dépôt tenace qui s'y attachant, les rend ternes et peut les faire se gâter en raison des nombreux germes qu'il abrite. C'est que toutes les pâtes dentifrices n'ont pas la même efficacité ; certaines au goût agréable ou coûtant peu ne remplissent pas la

fonction essentielle de tout dentifrice : enlever le film.

Avec le "Pepsodent" vous êtes sûr d'y réussir ; pas de déception comme avec les méthodes ordinaires.

Dents étincelantes, séduisantes ! N'en vaut-il pas la peine ? Servez-vous de Pepsodent. Essayez-le avec le tube échantillon gratuit qui sera envoyé sur demande à la Pharmacie Scott, 348, rue St-Honoré, Paris.

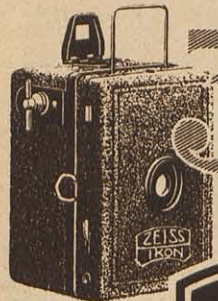
Pepsodent DÉPOSÉE

MARQUE

Dentifrice spécial pour éliminer le film

2829

Appareils miniature



3x4 cm

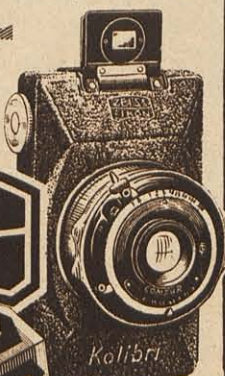


16 vues sur 1 bobine de 8 poses 4x6,5 cm

BABY-BOX

Frontar frs. 85.
Novar 1:6,3 frs. 208.

ZEISS IKON



Kalibri

Zeiss Ikon Film



COLIBRI

Novar 1:4,5 frs 670.
Tessar 1:3,5 frs 1145.

EN VENTE DANS LES MAISONS D'ARTICLES PHOTOGRAPHIQUES

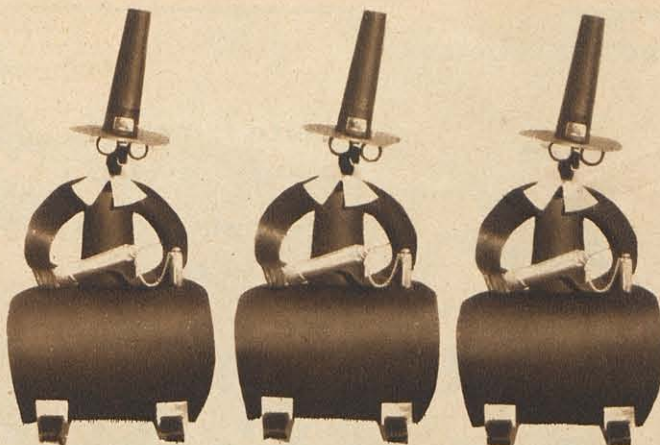
Demandez notice C. 70 gratis et franco à IKONTA, 18-20, faub. du Temple, Paris-XI. Sté d'importation et de Vente en France des Produits.

Zeiss Ikon A.G., Dresden

DEUX RAPIDITÉS :

Normal 450 H&D
Ortho-Ultra-Rapide 1300 H&D

Publ. L'île de France, Paris



TOUTES LES FACULTÉS SONT D'ACCORD.

Le Laboratoire des Travaux Pratiques de Chimie de la Faculté de Médecine de Paris, l'Institut National d'Hygiène de Madrid, le Laboratoire de l'Hôpital Municipal de Vienne, l'Institut d'Hygiène de l'Université de Berlin, l'Institut de Physiologie et de Chimie de Zurich, le Laboratoire de la Police Royale de l'Etat Hongrois à Budapest, l'Etablissement de Toxicologie Chimique de Prague, la Section de Chimie de l'Université d'Amsterdam, le Laboratoire Pharmaceutique de l'Université de Groningen, ont expérimenté officiellement "BONICOT".

De ces expériences il résulte que BONICOT neutralise les principes nocifs du tabac dans les proportions suivantes :

Nicotine	77 %
Pyridine	66 %
Ammoniaque	68 %

BONICOT

rend le tabac absolument inoffensif, sans altérer son goût.

En vente dans toutes les Pharmacies.

Le nécessaire	24 Francs
Le flacon de rechange	9 Francs

Demandez à la Société Française BONICOT, 34, Rue Taibout, Paris, son intéressante brochure qui vous sera envoyée gracieusement.

JACQUES MORTANE

LES AS DU SPORT

UN DOCUMENT
DIX ROMANS

12 frs

LA NOUVELLE SOCIÉTÉ D'ÉDITION

LA
POULE AU POT
le consommé parfait



PROF. RAYMOND VOYANCE, CHIROMANCIE, ASTROLOGIE
QUA: NOLOGIE, MÉDIUMNITÉ, CRISTALLO, COPIE
HOROSCOPIES par Correspondance
2 Avenue St Honoré d'Évy (16)
Apple 8, av. Malakoff Tél.: PASSY 77-81

Cette femme se
rit de la vieil-
lesse grâce à la
merveilleuse



Eau MONO

Inventée en 1904 pour tout le corps.
Souveraine contre toutes altérations du derme.
x 4 de litre, 12 fr.; 1/2 litre, 22 fr. 50; 1 litre, 38 fr. 50.
En vente partout, port en plus.

Lettres, mandats et notices :

ÉTABLISSEMENTS MONO

Chèque postal : Paris 419-08 - 24, rue de Constantinople, Paris, 8^e
Téléphone : Laborde 18-65

pour changer vos papiers peints :

**LA GRANDE MAISON
DU
PAPIER PEINT**
18 RUE DU VIEUX-COLOMBIER
Téléph. Litre 52-42 & 36-51
dernières nouveautés
modèles exclusifs
bon marché
absolu
Sur simple demande: Album 8 francs

TAROTS ÉGYPTIENS

Secret Indien Infaillible Mme SIMONE, voyante
extraordinaire par ses prédictions, fixe dates
événements, guide et dévoile tout : affaires, com-
merce, santé, amour, réussite par un seul de ses
conseils. — Grand jeu de la main. 47, rue
Saint-Ferdinand, de 1 heure à 7 heures.
Par correspondance, consultation, très dé-
taillée date de naissance 20 fr.



Indispensable chez soi
ELIXIR de BON-SECOURS

CORDIAL * TONIQUE * DIGESTIF
sur du sucre ou dans une infusion
Le flacon : 7 fr. 50, pharmacies, épiceries
GROS: Ch. REVEL, 83, r. de Vienne LYON 6^e

**On vieillit
faute de soins!..**

Pour rester jeune et
belle, soyez fidèle à
la Crème Simon dont
le succès mondial vous
garantit l'incontesta-
ble efficacité.

Nisèche, ni grasse, mais
onctueuse à souhait,
elle adoucit, assouplit
la peau et donne au teint
la fraîcheur veloutée
de la jeunesse.

la Poudre et le Savon
Simon en sont les indis-
pensables compléments

Elle embellit
et rajeunit
la

CRÈME SIMON

bien observer
le mode d'emploi

Une Maison
qui suit son maître

4.500 fr.
Bébé Stella
Moto et 5 CV

8.800 fr.
Stella Luxe à partir
de 6 CV

10.900 fr.
Stella Routote à partir
de 6 CV

Le Camping en montagne est confortable et facile,
grâce aux trois nouveaux modèles STELLA qui
sont à votre disposition avec grande facilité de
paiement.

NOTICE GRATUITE. — LOCATION

STELLA

111, Faubourg Poissonnière, 111

PARIS

Téléphone : TRUDAINE 83-22

Quelle est votre star préférée ?

Dans les étuis du Tobleron et des chocolats
Tobler se trouvent des vignettes reproduisant
les traits de toutes les étoiles du cinéma que
vous connaissez bien.

Faites votre choix en prenant part au

CONCOURS DES STARS DU CHOCOLAT TOBLER AU LAIT SUISSE

250.000 Frs de PRIX

1^{er} PRIX : une Monasix RENAULT

Demandez la notice à votre fournisseur.

Studio G.L. Manuel Frères

HAVAS

LA REVOLUTION ESPAGNOLE

La proclamation de la République en Espagne a été suivie d'assez près de troubles graves : bagarres sanglantes, pillage, incendies. Ils semblent avoir eu pour point de départ, l'attitude agressive de certains monarchistes sortant d'une réunion de leur parti.

Mais cela n'a certainement été que l'étincelle faisant jaillir les flammes qui couvaient. Les extrémistes de gauche en ont profité pour amener la foule contre les rédactions des journaux de droite, contre les couvents et contre les lieux de réunion des monarchistes. La police et la troupe n'ont pu que difficilement se rendre maîtres de la situation, tant à Madrid que dans d'autres villes de la péninsule.



La réunion des monarchistes à Madrid, à l'issue de laquelle les premières bagarres se sont produites.

PH. KEYSTONE.



Un couvent de carmélites qui n'est plus qu'un immense brasier

P. & ALT.

Les membres du cercle monarchique sont malmenés par la foule et essayent de se réfugier dans une maison voisine.

WIDE WORLD



La supérieure des carmélites dont le couvent fut incendié, a été sauvée des flammes. Elle est conduite à travers les rues, enveloppée dans une couverture et va se réfugier chez des amis.

P. & ALT.



L'automobile du duc de Maura, ancien ministre, qui assistait à la réunion monarchique, a été incendiée, ainsi que celle du marquis de Luca de Teno, directeur du journal de droite: A.B.C.

WIDE WORLD

Le couvent de Maravillas incendié et saccagé par la foule.

WIDE WORLD



SOIR
DE
BATAILLE
OU
LA GUERRE
EN
"MANCHETTES"

l'ère nouvelle
AU CONGRÈS DE VERSAILLES
Aristide Briand est battu par une majorité de droite

Le sort de la France se joue aujourd'hui à Versailles

L'IMPÉRIALISME FRANÇAIS JETTE LE MASQUE PACIFISTE !
Doumer, candidat de Coty et des radicaux l'emporte sur Briand, candidat du pape et de Blum

Les socialistes manifestent contre le chef de l'Etat
M. F. Bouisson, président de un manifeste violent contre le Président de la République

BRIAND'S LUCKY DAY
THE THIRTEENTH MAY BE PRESIDENT TO-DAY

La Paix aura revanche.
C'est le pays qui la lui donnera.

Le Nonce et Léon Blum sont battus.
Encore une fois et cette seule fois pour le bien de la France, Aristide s'est trompé dans ses prévisions.

On retournera à Versailles l'année prochaine

LE POISSON DANS LE LAC
LE POPULAIRE
BAS LA GUERRE !
Un défi au Pays ?
M. Paul Doumer, candidat de la réaction et de la trahison est élu président de la République française

L'OPINION PUBLIQUE

Le Congrès décide. Qu'en pense l'homme de la rue, celui qui attendait devant les écrans lumineux, celui qui s'arrachait les éditions spéciales, celui qui vint au long des Champs-Élysées acclamer le nouveau président ou crier : « Vive Briand » ? VU l'a cherché au lendemain du scrutin. Quel était votre candidat ? Doumer ? Briand ? L'homme de la rue a répondu :



LE PRÊTRE. — La soutane, par discrétion, est rebelle à l'interview. Le premier prêtre nous a fui comme Satan en deux personnes. Le second s'est retranché derrière le secret professionnel. Enfin, un bon curé barbu à soutane râpeuse nous a dit : — Doumer évidemment, quoique ce ne soit pas l'idéal. Les décrets de la Providence sont insondables.



LE CONCIERGE DES CHAMPS-ÉLYSÉES. —

— Doumer est un patriote. Il n'y a rien à « redire » sur lui. Tout le monde dans la maison trouve que c'est très bien. Briand c'est plutôt l'homme de la politique extérieure.

En somme une opinion moyenne qui est la moyenne de l'opinion d'une dizaine de locataires et d'autant de journaux...



LE VIEUX TERRASSIER.

— Moi, je vote pour mon patron.

Réponse de Normand. Pourtant il ne porte pas son drapeau dans la poche.

— Plutôt Briand, ma fois. Briand c'est un homme qui a beaucoup travaillé. Je vois tous les jours son nom dans le journal. L'autre j'dis pas, mais lui, il est plus citoyen.



LE SOLDAT. — Restait le soldat. Un soldat n'a pas d'opinion. Il redoute l'interview... Autant interroger un bataillon de sourds-muets. Cependant, après beaucoup d'hésitation, il consent à s'arrêter. Il rougit.

Nous l'avons tenu sous la... mitrailleuse, une seconde, le temps de dire :

— Mon candidat ? La Classe.



UN FRANÇAIS MOYEN. — Barbe et boutonnière fleurie, la canne martiale. Ce vieillard ne mâche pas ses mots. C'est un anti-Briandiste !

— On a bien fait de le « nettoyer » ! ... On doit le « nettoyer » de plus en plus... complètement... dites-le.

Nous n'aurions garde d'oublier. Toutes les opinions sont libres de s'exprimer.



LE PÈRE DE FAMILLE. — Entouré de cinq ou six bambins, ce père de famille nous confie :

— Briand, pour moi j'y me plaisait mieux. J'ai pas envie de donner mes gosses à la prochaine. J'ai été blessé quatre fois à la dernière, ça suffit.

C'est pourquoi il préfère l'œuvre de Locarno au Livre de mes Fils.



M. Doumer, en 1905, gouverneur général de l'Indochine. Tableau de Weerts

L'EMPIRE COLONIAL FRANÇAIS

par

PIERRE LYAUTEY

Au moment où Vincennes attire les foules d'Occident, il nous a paru nécessaire de faire le point de l'œuvre française outre-mer. M. Pierre Lyautey présente ces jours-ci au public un ouvrage qui rassemble les enseignements de notre méthode. Depuis 1870, notre tâche diplomatique, nos concepts politiques, nos systèmes économiques y sont analysés minutieusement. Au vrai, l'Empire colonial Français nous apporte plus qu'une vue dogmatique et élogieuse du passé, mais un essai de philosophie des idées. La France s'est donné un empire au travers des soubresauts de sa vie publique. Alors que se fête un passé, rappelons les heures militantes. Nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs un passage de ce livre consacré à l'œuvre de M. Paul Doumer en Indochine.

M. DOUMER en 1895, était rapporteur du budget des Colonies, et, à ce titre, avait déjà étudié particulièrement les difficiles problèmes qui se posaient en Asie. Quand le cabinet Bourgeois prend le pouvoir, M. Doumer reçoit le portefeuille des Finances. Il eut à suivre de la rue de Rivoli nombre de questions indochinoises. M. Armand Rousseau soumet aussi au Gouvernement un projet d'emprunt de liquidation de la situation financière du Tonkin.

Armand Rousseau repart en Indochine pour y poursuivre avec une intelligente ténacité, une tâche d'administrateur si difficile à accomplir dans toute entreprise coloniale. Le 10 décembre 1896, la dépêche annonçant sa mort arrive au Ministère des Colonies.

C'était, après Richaud et Paul Bert, le troisième Gouverneur mort à la colonie. La conquête avait déjà coûté beaucoup de sang et d'argent. Le Tonkin n'était pas populaire au Parlement. Le souvenir de la chute de Jules Ferry demeurait encore vivant dans l'opinion. Et puis l'Indochine demandait toujours de nouveaux sacrifices à la Métropole non seulement pour ses dépenses militaires, mais encore pour assurer l'équilibre de son budget. Lorsqu'Armand Rousseau meurt, le cabinet Méline est au pouvoir. On songe alors à désigner un ancien ministre des Finances, M. Doumer. Le président du Conseil lui demande, bien que faisant partie de l'opposition, de partir pour l'Indochine. N'interrogeant que sa conscience de patriote convaincu et acharné, M. Doumer accepte. L'exactitude de sa pensée, la correction de ses manières, la rigueur de son labeur étaient des qualités indispensables pour mener à bonne fin la tâche qui allait lui incomber.

La situation est plus que paradoxale. On se souvient que, jusqu'en 1887, nos possessions formaient deux groupes : la Cochinchine, d'une part, l'Annam-Tonkin, de l'autre. Leur régime était tout à fait différent. Bien plus, la Cochinchine vivait dans une quasi-indépendance vis-à-vis du Gouvernement général. La Cochinchine, en effet, avait été assimilée à nos vieilles colonies : La Martinique, la Guadeloupe, la Réunion. Comme celles-ci, elle avait une Assemblée locale élue et une représentation au Parlement. Mais dans les vieilles colonies tous les habitants de race indigène ou de race française sont également citoyens de la République et jouissent de l'intégralité des droits politiques. En Cochinchine rien de semblable n'existe. Les indigènes sont des sujets de la France. Ils ne sont pas citoyens français. Sur une population de 3 millions d'individus, il n'y a pas 2.000 électeurs et les trois quarts d'entre eux sont des fonctionnaires. Ces fonctionnaires élisent un représentant de la Cochinchine à la Chambre et nomment l'Assemblée législative de la Colonie, c'est-à-dire le Conseil colonial. Ce Conseil colonial comprenait, en outre, il est vrai, des membres annamites, des délégués de la Chambre de commerce et du Conseil privé. Le lieutenant-gouverneur était donc dans la situation la plus paradoxale. En effet il devait compter sur le député de la Cochinchine pour rester en fonctions ; or, le député de la Cochinchine était principalement élu par les agents placés sous ses ordres et le député

n'était élu qu'à la condition de critiquer et de combattre le Gouverneur.

D'après le témoignage de M. Doumer, le tableau de cette situation ne serait pas complet si l'on n'ajoutait que le Conseil colonial possédait une parfaite omnipotence, d'une part, parce qu'il avait le député, et par suite le ministre pour complices, d'autre part, parce qu'il disposait des ressources de la Colonie : le budget dont il vivait. Ces considérations suffisent à expliquer la difficile situation financière de la Cochinchine dans les années de 1887 à 1890. Il suffisait à un chef de clan, pour être maître du Gouvernement, de disposer ainsi de 700 à 800 électeurs. Tout candidat avait un premier groupe d'électeurs très disciplinés : c'était le groupe des Hindous. Le complément était fourni par les fonctionnaires, surtout ceux des Douanes et des Régies. Par cette masse de manoeuvre, le président du Conseil colonial pouvait imposer ses vues au lieutenant-gouverneur. Le Gouverneur général trop pris par l'Administration du Tonkin ne pouvait s'occuper de la Cochinchine. La situation en était arrivée à un tel point à l'arrivée de M. Doumer qu'un projet était soumis à la signature du Ministère des Colonies, qui faisait du lieutenant-gouverneur, un Gouverneur indépendant et le détachait complètement d'Hanoi.

Au Tonkin, la situation était plus obscure encore puisque le Gouverneur général exerçait effective, ment les fonctions de Résident supérieur.

M. Doumer donne à l'union indochinoise sa charte administrative et financière.

M. Doumer organise le Gouvernement général et l'administration locale. Il signifie à la Cochinchine qu'elle dépend bel et bien de lui. Le décret du 8 juin 1897 rétablit la Résidence supérieure du Tonkin ; c'était dégager le Gouverneur général de responsabilités et de travaux considérables.

Mais la deuxième tâche était de remédier à la situation financière présente et de constituer des ressources pour l'avenir en créant un régime fiscal approprié au pays, à son état social, aux mœurs de ses habitants comme aux besoins de son budget.

Il fallait, troisièmement, donner à l'Indochine le grand outillage économique en chemins de fer, en routes, en canaux, en ports, nécessaire à sa mise en valeur.

C'est M. Paul Doumer qui, lors de son Gouvernement général, conçoit le vaste programme qui sert maintenant encore d'armature aux destinées de l'Indochine. Il comporte toutes les lignes de chemin de fer actuellement ouvertes à l'exploitation. Ce plan a été approuvé par la loi du 25 décembre 1898, autorisant la Colonie à émettre un emprunt de 200 millions de francs à 3 1/2, en 75 ans.

Il fallait l'autorité financière de M. Doumer, comme sa haute expérience des problèmes administratifs et budgétaires pour résoudre, en quelques semaines, les questions dont dépendait l'élan vital de l'Union Indochinoise.

Avant lui les transports étaient coûteux sur le Fleuve Rouge, les points d'atterrissage étaient différents à chaque saison ; Hanoi était pour ainsi dire inaccessible.

Le pont Doumer est jeté sur le Fleuve Rouge en 1898 et inauguré en 1902. La ligne qui le franchit est prolongée jusqu'à Dong-Dang. Hanoi est en outre relié au grand port d'Haiphong.

Par la loi de 1898 le principe du transindochinois destiné à relier Hanoi à Saïgon est posé et admis. Les premiers tronçons sont tout de suite en voie d'exécution, au Nord, au Centre, et au Sud.

La loi de 1898 prévoit : 1^o la ligne de pénétration vers le Nord qui remontant le cours du Fleuve Rouge pénètre vers le Yun-Nan. En territoire français la ligne va d'Haiphong à Lackay. La section d'Haiphong à Gaiem a été ouverte à l'exploitation en avril 1903 ; celle de Gaiem à Vétrin en novembre de la même année. Le chemin de fer va jusqu'à Laokay en 1906 en outre des trois tronçons du transindochinois ;

2^o La ligne d'Hanoi à Vinh, d'une longueur de plus de 300 kilomètres. La section d'Hanoi a été ouverte à l'exploitation en 1903, celle de Nam-Dinh à Song-Ma en 1903 et la ligne entière en mars 1905 ;

3^o La ligne de Tourane à Hué, ouverte en décembre 1906, et celle de Hué à Dong-Ha, ouverte en 1908 ;

4^o La ligne de Saïgon à Khanh-Hoa et au Lang-Bian d'une longueur de 650 kilomètres, dont les dépenses de constructions s'élevaient seulement à 70 millions de francs. Les travaux commencèrent en 1901. La ligne fut ouverte à l'exploitation en 1913, sauf le tronçon de Kroupha à Dalat, le grand sanatorium de l'Indochine dont la construction actuellement achevée jusqu'à l'Arbre Broyé, se poursuit activement.

Pour arriver à étayer le Gouvernement général, il fallait créer un Conseil supérieur. Mais ce Conseil supérieur ne pouvait exister que s'il était au sommet de toute une série d'organismes consultatifs. M. Doumer crée et complète en Cochinchine et au Tonkin les Chambres de Commerce et les Chambres d'Agriculture. En Annam et au Cambodge, des Chambres mixtes de Commerce et d'Agriculture sont suffisantes. Ces assises, une fois établies, il devenait possible de constituer un Conseil supérieur de l'Indochine qui comprenait, d'après le Décret du 3 juillet 1897 : le Gouverneur général, les chefs de l'armée et de la marine, les Résidents supérieurs et Lieutenants-Gouverneurs, les Présidents de Chambres de Commerce et des Chambres d'Agriculture, ainsi que les Présidents des Chambres mixtes. Cet organisme pourrait ainsi donner d'utiles avis en matière d'organisation financière, politique et économique.

Les décrets qui suivent fondent les services généraux. Nous ne saurions les énumérer tous, signalons cependant celui du 6 octobre 1897, qui crée les Douanes et Régies financières. Dans la même année, on fonde le Bureau économique, qui devient l'amorce de la direction de l'agriculture et du commerce. Homme de gouvernement, M. Doumer appuie son Gouvernement général sur toute une série d'organismes qui rappellent les Ministères de Paris.

M. Doumer apporte à la Colonie sa profonde connaissance et sa grande expérience des questions financières. En peu de temps, il rétablit la situation

Il sera aussi indispensable de lire VU que de voir LU

La loi du 25 décembre 1898 autorise le Tonkin à contracter un emprunt de 200 millions de francs, le Gouverneur général peut aussitôt mettre en route une politique de travaux publics. M. Doumer, dans un esprit de stricte économie, arrête le recrutement de tout personnel administratif nouveau et ajourne l'avancement. Il décide de modifier l'assiette des impôts directs au Tonkin et de répartir plus équitablement les charges. On sait que les perceptions étaient confiées aux mandarins locaux. Mais il fallait éviter que l'impôt ne demeure entre les mains d'intermédiaires trop nombreux. Aussi, M. Doumer veillait-il à l'observation de règles extrêmement strictes au sujet du versement des diverses taxes.

Comme des ressources nouvelles ne pouvaient être trouvées en matière d'impôts directs dans des communautés villageoises déjà très fortement taxées de ce fait, le Gouverneur général eut l'idée d'établir des impôts indirects nouveaux. Après de longues études, il fut convenu que trois grandes

de vue d'ensemble sans trop tenir compte des intérêts locaux de chacun des protectorats ou colonies. Ce budget général a ses ressources propres. Ce sont, nous le verrons dans le chapitre financier, les recettes indirectes.

Le 8 août 1898, voici enfin trois décrets essentiels : l'un organise les services judiciaires, l'autre complète la constitution du Conseil supérieur, le troisième réorganise le Conseil de Protectorat du Tonkin. Ce Conseil de Protectorat servira de modèle à l'Annam et au Cambodge. Nous aurons, dans la suite de ce chapitre, à suivre l'histoire de deux sortes d'assemblées, d'une part, l'Assemblée de l'Union Indochinoise, qui débuta sous la forme du Conseil supérieur et qui progressivement, nous le verrons, deviendra une Assemblée élue et délibérante, et, d'autre part, les Assemblées locales qui ont à leur tour une très grande importance, puisque l'Indochine, entité géographique, est divisée en régions naturelles qui ont le caractère de véritables États. Cette organisation fédérative de l'Indochine, dictée par la nature des choses, aura, du reste, une très grande influence sur le sort de l'ensemble de notre Empire colonial, puisque, et nous l'avons signalé, elle a eu une influence directe sur l'organisation de l'Afrique Occidentale française.

Les différents ministères sont créés par la suite. L'arrêté du 9 septembre 1898 institue le service des travaux publics, puis c'est le tour de la Direction des Affaires civiles, puis de la Direction de l'Agriculture, du Contrôle financier, enfin de la Trésorerie.

Les réformes de M. Doumer touchent enfin à la politique. C'est au Tonkin que le Gouverneur général se consacre tout d'abord. Il constate que le village est une petite république : collectivité très fortement constituée, responsable envers l'Administration supérieure, des individus qu'elle renferme, dotée d'un Conseil des Notables, qui est la première des cellules administratives.

M. Doumer renforce administrativement le village, véritable centre des libertés locales. Tocqueville constatant que c'est l'homme qui a fait les royaumes et crée les Républiques suppose la commune née des mains de Dieu : en Indochine, elle est, en effet, une unité à la fois religieuse et politique. Le gouvernement central ignore de tout temps l'individu et ne connaît que cette collectivité, divine en elle-même, gérée par une oligarchie fermée de notables.

En ce qui concerne les Mandarins, le gouverneur général constate que « les Mandarins, nos auxiliaires, en grand nombre sincèrement ralliés à la cause française à laquelle leur intérêt les rattache, n'en font pas moins effort pour se soustraire à notre action et à notre contrôle, et nous desservent auprès des indigènes en imputant à nos exigences les lourdes charges qu'ils font peser sur eux. Le souci de M. Doumer est donc d'éviter, ou plutôt de limiter, les exactions des Mandarins et de contrôler l'exercice de leur autorité sur les villages.

En Annam, M. Doumer supprime le Conseil de Régence, transforme le Conseil secret en Conseil de Ministres, présidé par le Résident supérieur. Les décisions du Conseil des Ministres sont rendues exécutoires après l'apposition du cachet royal. Des fonctionnaires français sont délégués auprès des Ministres. C'est là l'amorce du système des contrôleurs que nous avons retrouvé ensuite en Tunisie et au Maroc, guides et conseillers techniques des Administrations indigènes.

Une ordonnance royale remet au protectorat la complète gérance des finances de l'Annam. Résultat : l'exercice 1899 se clôt avec un reliquat.

Cette organisation donnée à l'Annam sert de modèle à celle du Cambodge.

La Cochinchine se trouve entraînée dans cet ensemble. Il eut été singulièrement imprudent d'apporter un changement brutal de méthode. Les quelques abus qui s'exerçaient en Cochinchine se sont trouvés supprimés, par la force même des choses. Par suite de l'institution du Budget général, les ressources dont pouvait disposer le Conseil colonial ont été réduites des trois quarts. Par la limitation des attributions, on interdisait les possibilités de gabegie.

M. Doumer a eu le souci d'orienter d'abord les populations vers leur développement économique. Il fut, dans l'Empire colonial français notre premier grand gouverneur général. L'Indochine fut dans l'ordre administratif, économique et financier un modèle que nos différentes colonies n'eurent, ensuite, qu'à copier.

Pierre LYAUTEY.



La villa du gouverneur, à Cap-St-Jacques (Cochinchine).



La gare de Hanoi, vue de l'extérieur. →

Régies seraient instituées : celle de l'alcool, celle de l'opium, celle du sel. Grâce à la prudence de leur gestion, grâce à une compression, fréquemment contrôlée et révisée, des prix de revient et des frais de production, on peut dire que ces trois grandes Régies ont assuré la prospérité de l'Indochine. Le résultat de cette politique fiscale prudente a été de déterminer, dès l'année 1898, des excédents qui furent versés dans les caisses de réserve.

Le décret du 31 juillet 1898, en application de ces principes, délimite les recettes du budget général et lui réserve les recettes indirectes. Comportant une large marge de plus-value, elles auraient l'avantage de permettre à l'Union Indochinoise d'affecter des réserves importantes aux Services généraux. Les impôts directs, au contraire, reviendraient aux budgets locaux. Cette conception était ingénieuse et répondait à la psychologie des populations. Le contribuable aime toujours suivre la destination des impôts, dont il connaît par lui-même l'assiette et la perception.

Dès que les taxes sont invisibles — et donc indirectes — elles échappent à l'observation immédiate et peuvent et doivent être affectées à des services d'intérêt général, dont par ignorance ou par particularisme, le contribuable pourrait contester l'utilité.

Le décret du 31 juillet 1898 institue le budget général de l'Indochine. Auparavant, il n'y avait que des budgets particuliers. Cochinchine, Cambodge, Laos, Annam-Tonkin, réunis. Si l'on voulait faire une œuvre utile et effective adaptée aux grands intérêts généraux de l'Union Indochinoise, il était indispensable d'examiner les problèmes d'un point



Inauguration du Pont Doumer, le 25 avril 1924, à Hanoi. L'arrivée du gouverneur général Merlin.
Documents Agence gouvernementale générale de l'Indochine.

Ce qu'on voit dans de M. Paul

Étude graphologique de E. Kraft

NATURE contenue dont la force a résidé davantage dans la concentration et la différenciation des fonctions psychologiques que dans l'ampleur de l'impulsion vitale. De là, des mouvements expressifs mesurés et modérés, l'émotivité et la sensibilité étant plus développées que les tendances vives : c'est un homme de cœur plutôt qu'un cérébral, dont l'influence personnelle émane davantage de ses souches ancestrales, de la profondeur dans laquelle le caractère est enraciné, que d'une forte individualité avec des racines s'étendant sur une grande surface.

Bon observateur, doué à la fois d'esprit critique et de la faculté d'adaptation, le scripteur tend à effacer autant par sa vraie modestie que par conviction innée et confirmée par l'expérience de la vie, qu'étant donné la densité et l'enchevêtrement actuel des institutions sociales, la rigueur et le glaive tranchant provoquent aujourd'hui plus de difficultés qu'ils n'en résolvent et que, par conséquent, seule la mise à profit des plus subtils mouvements inhérents au déroulement des choses, peut encore conduire à des résultats quelque peu durables.

C'est ainsi qu'un homme essentiellement lié aux traditions et qui est plus une réplique de son père qu'une individualité originale, peut devenir un administrateur fidèle de biens voués à l'effritement, mais dont il saura contrebalancer et retarder les effets par une douceur tenace à laquelle ne manque pas l'idée conductrice et qui reste, aussi éloignée d'un opportunisme bon marché que de toute tentative à vouloir corriger la fortune.

*Je suis - mais à
souvent, en attendant, j'écris
pour que des érudits aient fait un résumé
hâte, en me servant mes efforts compli-
ments.*

Nous avons fait faire, par deux graphologues, l'étude de ces quelques lignes écrites de la main de M. Doumer et nous avons pensé que nos lecteurs aimeraient à comparer ces deux analyses.

l'écriture Doumer

Étude graphologique de Claude Carrière

Le scripteur a une énergie morale et une force vitale qui remplacent forces physiques et santé — cette dernière est assez usée — mais on ne lui laisse pas le temps de montrer ses fissures. Et la vie continue par vitesse acquise.

Le scripteur a l'esprit passionné — il a d'abord la passion des idées — il en a choisi quelques unes, qu'il sert dévotement. Il a l'esprit discipliné et persévérant.

Rien ne le lasse ni le décourage; il ne perd pas son but de vue, mais il est plein de patience pour l'atteindre. Il est prodigieusement scrupuleux à l'égard de ses principes-idées, il est leur serviteur (car c'est un esprit soumis).

Il est tout à fait traditionnaliste.

Son intelligence est assimilatrice et très appliquée. Il ne juge jamais par impression mais seulement par logique raisonnement, et déduction — voici qui lui évite les sottises et les trébuchements de génie.

Il a l'initiative courte et précise. L'aboutissement très raisonnable d'un raisonnement.

Il a le goût du travail. Jamais esprit ne fut moins musard.

Il aime les lettres d'un amour sincère et un peu trop sérieux... Son jugement en cette matière est fin, mais manque d'originalité et de largeur de vue.

Il est bienveillant et n'est aucunement rancunier. Il peut être bon, sans imagination.

LE MATCH FRANCE - ANGLETERRE

Au lendemain du 5 mai 1921, le onze de football français ayant battu à Pershing, l'équipe d'Angleterre amateurs, deux buts à un, on décida, de l'autre côté de la Manche, de nous envoyer désormais l'équipe professionnelle...

Jeudi dernier, 14 mai 1931, à Colombes, devant 30.000 spectateurs médusés et délirants, les tricolores ont infligé aux « pros » cinq buts à deux : un écrasement.

Ce qu'il y eut dans ce succès, d'émouvant et de magnifique ? Il n'est point dû à une meilleure technique, à des moyens physiques supérieurs. Cherchons son origine dans le cœur des nôtres, dans un esprit de race. Impétuosité, intuitions, éclair, accrochage au sol conquis, bouffées d'espoir, que le succès multiplie et renforce...

Pourtant, à leur entrée sur le terrain, comme les Britanniques, chemise de soie blanche

et culotte noire, apparaissaient redoutables, osseux et massifs, maniant la balle avec cette prestesse dédaigneuse de l'entraînement quotidien, tibias rembourrés sous les bas sombres, ils semblaient, ne prodiguant qu'à la seconde voulue des efforts qui, cette fois, n'étaient pas payés, devoir conduire presque aux buts, fantasia géométrique, méthodique, perçante, la perfection d'un imparable « shot ».

Face à eux, les Français, disparates et vifs, parfois maladroits, toujours inspirés, étaient des jongleurs. Un génial caprice les animait...

Turner, gardien de but au torse citron; Cooper, qui semble un Tchèque avec son crâne rasé; Graham, le demi insinuant comme un furet; Crooke, l'extrême-droit, trottant menu à la façon d'une souris en veine d'abattre des cent mètres, n'eurent vraiment pas de chance.

Thépot, spectaculaire, déchainé, plongeant



Sur un corner devant les buts français, le gardien de but Thépot, protégé par Kaucsar, dégage de justesse.



Sous l'œil de l'arbitre, on soigne l'Anglais Waring et le Français Mattier, qui se sont durement heurtés devant les buts de la France.

bras en croix dans la poussière; Hornus, blond Alsacien pour qui la pelouse olympique était trop petite; Langillier, bluffant les dadais scientifiques à la façon uruguayenne; Kaucsar, qu'une arcade sourcillière fendue contraignait, bandeau sur l'œil, à jouer les ténors de la « squadra azzurra » italienne; Liberati, boitant bas, sprintant quand même; Mattier, tendant sa poitrine comme des barbelés, eussent défié, affronté, battu, ce jour-là, sur cette pelouse-là, les champions du monde! Au fait — les champions du monde — n'est-ce point l'Angleterre? On a dit: nos adversaires furent malheureux. Certes! Seulement, les buts ne se marquent pas tout seuls...

C.-A. GONNET.



A GENEVE. Réunion de la Commission d'études pour l'Union Européenne. Le discours de M. Briand a remporté un très grand succès. PHOTO WIDE WORLD



Les manifestations du 1^{er} mai à Tokio. L'arrestation d'un manifestant. PH. WIDE WORLD



L'inauguration de la section de l'A.O.F. à l'Exposition coloniale. M. Diagne, sous-secrétaire d'Etat aux Colonies, passe en revue les troupes coloniales. PHOTO WIDE WORLD



Le roi Alexandre de Yougoslavie et le roi Carol de Roumanie sur le yacht royal yougoslave "Dragor", pendant la croisière du souverain serbe sur le Danube. PHOTO MISSIRLITCH



M. Brun, receveur honoraire des finances, est le doyen des combattants français. Il a pris part à la campagne d'Italie.



Le professeur Freud, le créateur de la psychanalyse, a fêté son soixante-quinzième anniversaire. PHOTO KUTXBURK



M. Isaye, le roi du violon, est décédé le 12 mai, à Bruxelles. WIDE WORLD



M. Augustin Baron est le réel inventeur du cinéma parlant. Il est actuellement pensionnaire de l'Institution Gallignani, à Neuilly. PHOTO WIDE WORLD



Marya Freund, la cantatrice qu'en Europe et en Amérique on a surnommée "la tragédienne du lied", donnera un unique récital à Paris, le 27 mai, à la salle Pleyel. PHOTO FRANZ LOWY



La Targa Florio, la grande épreuve automobile courue à Palerme, a été gagnée par Nuvolari, sur Alfa-Romeo. PHOTO KEYSTONE



Le Premier Pas Dunlop, disputé à Montlhéry, a été gagné par André Brenier.



L'express Francfort-Paris a déraillé en gare de Voelklingen. Il y a eu des tués et des blessés. GANGLOFF



UN BAPTÊME DE L'AIR. — MM. René Legrain et Charles Dollfus, qui ont fait de multiples ascensions en ballon libre, ont initié à ce sport M. Lucien Vogel, directeur de "Vu". Le ballon "l'Errant" prend de la hauteur. PH. UNIVERSAL

REDACON - ADMINISTRATION :
Soc. An. "LES ILLUSTRÉS FRANÇAIS"
R. C. Seine 230.175 B — Chèques postaux Paris 1206-25
65-67, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)
Téléphone : Elysées 27-57-58

Le Directeur-Gérant : LUCIEN VOGEL

TARIF DES ABONNEMENTS :
FRANCE ET COLONIES : 3 mois... 28 fr. — 6 mois... 50 fr. — 1 an... 95 fr.
PAYS ÉTRANGERS : Pour les pays dont les noms suivent : Bolivie, Chine, Colombie, Danzig, Danemark, États-Unis, Grande-Bretagne et Colonies anglaises (sauf Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvège, Pérou, Suède, Suisse : 3 mois... 40 francs. — 6 mois... 74 francs. — 1 an... 145 francs.
Et pour les autres pays : 3 mois... 34 fr. — 6 mois... 62 fr. — 1 an... 119 fr.

SERVICE DE LA PUBLICITÉ :
"DORLAND" PUBLICITÉ GÉNÉRALE
R. C. Seine 229.540 B
65-67, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)
Téléph. : Elysées 92-86 à 92-89

GRAV. ET IMP. DESFOSSES - NEOGRAVURE

VU



MADAME LA PRÉSIDENTE

Depuis l'élection de Monsieur Doumergue, il n'y a pas eu de Présidente à l'Élysée. — On sait quel rôle important la femme d'un chef d'Etat est appelée à jouer auprès de lui. Madame Doumer, vivant symbole de l'héroïsme des mères françaises, fut cruellement éprouvée par la guerre qui lui prit quatre fils.

PHOTO HENRI MANUEL

Téléphone : Élysées 27-57-58
Adresse Télégr. : VUJOUR 86

65-67, Av. des Champs-Élysées
CHEQUES POSTAUX PARIS 1206-25